

Aicardiana

2^e série — n° double 22-23 —
15 septembre et 15 décembre 2017
fascicule 1

Jean Aicard

Les Rébellions
et les
Apaisements

Aicardiana

2^e série
revue numérique
publiée sur le site Internet www.jean-aicard.com

Directeur de la publication : **Dominique AMANN**

Aicardiana publie des travaux originaux consacrés à la vie et à l'œuvre de l'écrivain varois Jean Aicard.

Les opinions émises dans cette revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Il est interdit de modifier ce fichier numérique, de le vendre ou de l'utiliser à des fins commerciales.

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle, dans l'article L122-5, alinéa 2, autorise « les copies ou reproductions réalisées à partir d'une source licite et strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, dans l'alinéa 3a, « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées ».

L'article L122-4 du même Code prévoit que « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

© **Dominique AMANN, 2015**
ISSN 2265-7703

SOMMAIRE **du numéro 22-23** ***fascicule 1***

| | |
|--|---|
| <i>Éditorial.</i> Dominique AMANN | 5 |
| <i>Les Rébellions et les Apaisements. Poésies.</i> Jean AICARD | 7 |

ÉDITORIAL

« Succès d'estime, donc, qu'il fallait encore confirmer », écrivis-je à propos des *Jeunes Croyances*, dans la précédente livraison d'*Aicardiana*... Cette confirmation ne tarda pas, puisque Jean Aicard acheva un second recueil poétique au début de l'année 1870.

Ce nouvel ouvrage, intitulé *Les Rébellions et les Apaisements*, n'a guère été remarqué à sa publication en septembre 1871 et n'a jamais fait l'objet d'une réédition.

Ses premiers poèmes, composés en 1867, ayant aujourd'hui cent cinquante ans, je saisis l'opportunité de cet anniversaire pour proposer une nouvelle édition de l'œuvre, enrichie d'une présentation des pièces et d'un appareil critique.

L'importance du recueil et de mes commentaires m'ont déterminé à disposer cette nouvelle édition dans deux fascicules, l'un pour les poèmes et l'autre pour les notes. Le lecteur pourra ainsi ouvrir simultanément les deux documents sur l'écran de son ordinateur.

J'aborde, par ailleurs, l'œuvre de guerre de Jean Aicard : œuvre abondant, multiforme, en grande partie de circonstance et relevant donc de différentes inspirations. J'en développerai, dans les prochaines livraisons de cette revue, quelques aspects particuliers, originaux et totalement oubliés aujourd'hui.

Dominique AMANN

Jean AICARD

**LES
RÉBELLIONS**

**ET LES
APAISEMENTS**

— POÉSIES —

[Paris, Alphonse Lemerre éditeur]

[1871]

NOTE DE LA RÉDACTION :

Cette édition critique transcrit à l'identique le texte original, en adoptant toutefois quelques conventions actuelles de typographie et d'orthographe :

- capitales accentuées ;
- « et » au lieu de l'esperluette ;
- poème, poète *au lieu de* poème, poète ;
- jeun *au lieu de* jeûn ;
- cela *au lieu de* celà ;
- certes *au lieu de* certe ;
- rythme *au lieu de* rythme ;
- pied *au lieu de* pié ;
- aboiement *au lieu de* aboîment ;
- égaiera, étudiera, essaierai *au lieu de* égaîra, étudîra, essaîrai.

L'édition originale ne comprend aucune note. L'apparat critique, donné en notes de bas de page, est propre à cette nouvelle édition. Il signale la présence de poèmes dans les recueils autographes inédits de notre écrivain ainsi que les publications éventuelles dans des périodiques.

LES RÉBELLIONS

*À leur conviction dangereuse fidèles
 Et prêts à tout souffrir pour leur rêve idéal,
 Les inspirés du Beau, les indignés du Mal,
 Tant qu'ils n'ont pas vaincu ne sont que des rebelles.*

I

LES PREMIERS JOURS

À CAMILLE PELLETAN

La terre informe était encore un chaos noir ;
 Dans le ciel sans soleil quelques étoiles mornes
 Regardaient l'élément primitif se mouvoir...
 Au-delà, la nuit trouble apparaissait sans bornes.

Tout existait dans tout cet amas sans couleur ;
 Les germes patients vivaient avec mystère ;
 Là, comme un filon d'or, circulait la douleur ;
 La joie ici, comme un épi, sortait de terre.

Un travail se faisait de longs enfantements ;
 Des frissons féminins frémissaient dans l'espace ;
 Les nouveau-nés n'étaient pas des êtres charmants,
 Car le principe fut la force et non la grâce.

C'étaient des végétaux géants et depuis morts
 Qui, dans l'ombre, dressaient subitement leur tête,
 Et la terre, parmi de terribles efforts,
 Aux naissances les plus augustes était prête.

Tout y gisait, et tout ne voulait qu'en jaillir ;
 Vivace, l'incrée se façonnait lui-même ;
 Le néant se prenait parfois à tressaillir,
 Et l'immobilité rêvait le vol suprême.

C'est que l'âme brûlait là-dedans. Les esprits
Y couraient dans le temps à travers la matière,
Et c'est je ne sais quoi d'à jamais incompris
Qui sort de tout et va sans fin vers la lumière !

Les êtres n'étaient pas qui devaient prendre un jour
Le meilleur de ce souffle en leur cadavre, et l'âme
N'était encor ni la volonté ni l'amour,
Car l'homme sommeillait, et dans l'homme la femme.

Donc, les instincts divins erraient partout, éparés ;
Ils se manifestaient peu à peu dans les choses,
Et déjà sous les rocs qui prenaient des regards
Des ébauches de la pensée étaient écloses !

Alors, entrevoyant dans le firmament froid
L'immense ennui qui fait notre misère humaine,
L'intelligent chaos eut un grand cri d'effroi,
Premier vagissement du mal et de la haine !

Les astres qui luisaient scintillants dans l'obscur
Contemplaient sans pitié la Terre tourmentée,
Mais elle, ayant senti remuer son flanc mûr,
Se comprit tout à coup mère de Prométhée !

Et trahissant l'esprit rebelle des démons
Qui demain sera l'homme et qui s'agite en elle,
La terre souleva contre le ciel les monts,
Immobiles héros de la lutte éternelle.

Paris, 1868.

II

LES SENTIERS

Les sentiers vont partout : au rêve,
À l'action, par monts et vaux,
De la haute cime à la grève,
De la paresse aux fiers travaux.

Il en est qui vont jusqu'aux portes
Bruyantes des grandes cités ;
Toutes les herbes y sont mortes,
Sauf quelques brins sur les côtés ;

Et ces petits chemins très tristes
Sont hantés par des libertins,
Des mendiants et des artistes,
Et d'autres êtres incertains.

Ceux des paisibles cimetières
Courent fleurissants, engraisés
Des sèves toutes printanières
Qui leur viennent des trépassés.

Ceux qu'habitent les rêveries
Ont de frais taillis frémissants
Qui poussent leurs branches fleuries
Jusque sous le pied des passants.

Parfois ils traversent la vigne
Ou longent les carrés de blés,

Et la vierge aux grâces de cygne
Y passe avec des airs troublés.

J'en ai suivi dans les rocailles,
Par les bois de pins, au-dessus
De la mer aux glauques entrailles,
Où vivent des cailloux moussus !

Grande mer, là, quand tu déferles,
Ta colère n'arrive pas ;
Tu n'y peux jeter que des perles
Étincelantes sous nos pas.

C'est dans les sentiers que j'épie
Les plus beaux secrets des saisons,
Maraudeur grave, ombre tapie
Dans le massif creux des buissons.

J'en sais où ne vont que les chèvres
Que le chien suit d'un aboiement ;
J'en sais que les touristes mièvres
Admirent de loin seulement.

J'en connais où j'irai sans crainte
D'être en mes visions surpris,
Car nul pied n'y laissa d'empreinte,
Si ce n'est le pied des perdrix !

Et ce sont les sentiers que j'aime,
Les sentiers encore ignorés,
Ceux que je dois frayer moi-même
Parmi les branchages serrés ;

Les sentiers profonds où j'accroche
Parfois mon manteau retenu
Aux griffes vives d'une roche
Ou de quelque arbuste inconnu ;

Cependant qu'à travers les branches
M'apparaît, des rides au front,
Grise au milieu de vapeurs blanches,
La tête hautaine d'un mont !

La Garde (Colle-Noire), 1868.

III

PROMÉTHÉE ENCHAÎNÉ

Vulcain vient de clouer sur le roc du Caucase
 Prométhée, et le roi des Titans reste seul.
 Le jour tombe. Voici que le couchant s'embrase ;
 Puis la nuit formidable entoure notre aïeul.

Prométhée, un moment surpris, lève la tête.
 Le vautour fait sa tâche et lui mange le cœur !
 Le héros songe : « Un soir magnifique s'apprête ;
 On est plus près du ciel sur pareille hauteur ! »

Or, le dernier reflet du jour s'éteint. L'abîme
 Ouvre subitement tous ses millions d'yeux
 Et darde leurs éclairs fixement sur la cime
 Où, debout, est celui que n'aiment pas les dieux.

Et tous ces regards froids, pâles, terribles, mornes,
 Convergeant sur cet homme enchaîné sur ce mont,

Poème publié dans : *La Revue nationale et étrangère*, 1868.

Prométhée (« le Prudent ») est un Titan connu pour avoir créé les hommes et leur avoir donné puis rendu le feu sacré ; il leur enseigna également la métallurgie et les autres arts. Zeus le condamna à être enchaîné sur le mont Caucase : chaque jour un aigle lui dévorait le foie, et celui-ci repoussait chaque nuit.

Prométhée a fourni le mythe de la transmission de la Connaissance des dieux aux hommes, symbolisée par le feu sacré. Il est également le symbole de l'*hubris*, de « l'orgueil » de l'homme voulant se mesurer aux dieux et devenir leur égal.

Le philosophe français Gaston Bachelard a nommé « complexe de Prométhée » la force qui pousse l'homme à savoir toujours plus, à augmenter sans cesse ses connaissances.

Illuminent l'horreur du firmament sans bornes,
Pour lui montrer qu'elle est en suspens sur son
front !

Lui songe : « La matière est vaincue : elle ignore.
L'univers, sans comprendre, obéit à sa loi :
Après l'immensité des nuits, l'immense aurore ;
Mais moi je pense, et rien n'est aussi grand que moi !

« J'ai vu là-haut comment roulent dans un orbite
Les astres, et je veux savoir, et je saurai
Dans quel ordre précis chaque monde gravite,
Car, tôt ou tard, je dois atteindre au feu sacré ! »

Et l'Homme a renversé son cadavre en arrière ;
Il est beau ! ses cheveux frissonnent dans le vent ;
La face vers le ciel, la nuque sur la pierre,
Il n'a que son regard splendide de vivant !

Tantôt le plein soleil l'a brûlé jusqu'aux moelles ;
Un froid dur à présent lui pénètre les os,
Mais, tout prêt à ravir leur secret aux étoiles,
Il ne sent même pas le roc briser son dos !

Et d'orgueil ivre, fou de génie et d'extase,
L'esprit libre dans les lumières de l'éther,
Il est bienheureux, lui, le damné du Caucase !...
Regarde !... tu n'es plus le maître, Jupiter !

Paris, 1867.

IV

LE POÈTE

Quand l'ombre épouvantable au jour calme se mêle,
Souvent, sur la falaise, à l'heure des couchants,
J'écoute murmurer la mer de qui les chants
S'abaissent tour à tour et se renflent comme elle.

En écoutant vibrer l'harmonie éternelle,
Les pins de la montagne et les herbes des champs,
Aux nombres incertains, mais profonds et touchants,
Je sens des pleurs d'envie obscurcir ma prunelle.

L'orgueil me prend alors d'être plus grand que vous,
Poètes infinis, forts parfois, parfois doux,
Vents du ciel qui donnez leur vaste essor aux nues !

Et vos bruits sont enfin dominés par mes vers,
Car vous balbutiez des choses inconnues
Dont j'explique le sens intime à l'univers !

Paris, 1869.

Un poème, fort long et très différent, se trouve, sous le même titre, aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, dossier « Manuscrits XX » et carton 1 S 39 chemise n° 262 « Ms XXI ».

V

LE SILENCE ÉTERNEL

AU STATUAIRE A. PRÉAULT

C'est une tête blême
À l'air mystérieux :
Nul n'aime
À rencontrer ses yeux.

Maigre, suant la fièvre,
Elle scelle d'un doigt
Sa lèvre
Où l'on sent qu'elle a froid.

Un voile aux plis rigides
Encadre avec douleur
Ses rides
Et sa morne pâleur ;

Son œil fixe regarde
Ou vous ou moi... quelqu'un !
Il garde
Un secret importun.

Ô figure farouche,
Qui pourrait desserrer

Ta bouche
Cesserait d'ignorer !...

Dis-nous donc ton mystère ?
Non ! Elle a pour devoir
De taire
Ce qu'on voudrait savoir.

Tous, dans quelque insomnie,
Nous avons vu ce froid
Génie,
La bouche sous son doigt.

Cette tête fatale,
Nous la voyons aussi
Quand, pâle,
Un mourant dit : « Voici ! »

L'homme, dès qu'elle passe,
Détourne, tout tremblant,
Sa face
De ce visage blanc !

Mais si dure et si triste
Qu'une figure soit,
L'artiste
Sans peur vaine la voit !

Cette tête glacée,
PRÉAULT l'a dans l'airain
Fixée,
D'un pouce souverain.

Le Silence suprême,
Sculpteur, posa pour toi
Lui-même,
Sans t'inspirer d'effroi !

Tu vis sa maigre tête
Un jour, et tu crias :
« Arrête ! »
... Et tu la copias.

Toulon, 1869.

NOTE DE LA RÉDACTION :

Dans son recueil inédit *Poèmes et contes divers*, Jean Aicard
a placé, avant le poème, cette dédicace :

Dédicace
Au Statuaire **A. Préault**.

L'art est le vol sublime fait aux dieux par l'homme de la vie
et de la beauté ; l'artiste, comme Prométhée, dérobe à la nature
son essence même pour en composer l'œuvre d'art ; avec quels
éléments multiples, impalpables et invisibles comme l'esprit, le
génie crée son ouvrage, c'est ce que nul ne sait ; pas même lui
souvent. Certes ! le beau antique dans sa majestueuse placidité
est grand, mais l'art est comme un carrefour sacré d'où rayon-
nent des voies diverses, opposées même, qui toutes pourtant
vont à lui et viennent de lui.

Le premier, le seul à notre époque, vous avez tenté de réaliser le plus possible, par l'art de la statuaire, dans leurs moments les plus fugitifs et leur plus haute expression, — la vie, le mouvement, la sensation, la pensée. Vous avez par exemple, traducteur inspiré de Shakespeare, sur Ophélie morte, la bouche ouverte, les bras serrant ses fleurs contre sa poitrine, fait courir l'eau glauque du fleuve, — et autour d'elle, fait palpiter les herbes aquatiques, molles et foulées. Un chef-d'œuvre, votre médaillon du *Silence Éternel* est une impression faite pierre. Vous avez la gloire d'avoir indiqué aux artistes une voie où seul le génie peut avoir l'audace de s'engager.

À cette gloire je dédie humblement mon poème.

J. A.

Octobre 1869 — Toulon.

VI

LES ÉTOILES

Aux étoiles un soir j'ai dit : « Splendeurs des cieux,
Je vous aime ; l'espoir est dans vos blanches flammes ;
Dieu luit en vous, clartés, et vous êtes des âmes ! »
Les astres scintillants me dirent oui, — des yeux.

J'ai dit un soir : « Je sais le mot de la science !
Tout n'est qu'un mouvement stupide et machinal ! »
Et comme je montrais le poing au ciel fatal,
Les astres ont cligné leurs yeux d'intelligence.

La Garde, août 1867.

VII

L'OMBRE

Le contour des objets tremble ; le jour recule ;
 Les horizons sont plus prochains au crépuscule,
 Et la colline semble un navire qui va ;
 Voici l'heure féerique où tout ce qu'on rêva
 D'étrange, reparaît tout à coup dans les choses.
 L'arbre nouveau se tord en de bizarres poses ;
 Un frisson court ; les bruits ressemblent à des voix ;
 L'horreur sacrée emplît les plaines et les bois ;
 Les vagues déités sortent de la matière ;
 On sent passer l'esprit dans la vague et la pierre ;
 La nuit cyclopéenne (oh ! terrible moment !)
 Pâle, rouvre son œil au fond du firmament.

Alors, si par hasard une chanson s'élève,
 Flexible, longue, douce et forte, sur la grève,
 Chanson de paysan qui retourne au foyer,
 Le flot n'est plus qu'un chien que l'on laisse aboyer,
 Le vent n'est qu'un oiseau nocturne aux cris funèbres,
 Et l'on sent l'homme encor plus grand que les ténèbres !

Sainte-Marguerite, 1867.

AICARD (Jean), *Aimer-Penser*. Version légèrement différente, notamment pour les premiers vers. Daté à la fin « Jacques Laurier. Septembre 67 ».

Poème publié dans : *Le Parnasse contemporain*, volume II, pages 253-254. Sous le titre : *La Nuit*.

VIII

INSOMNIE

La vie est un immense et lourd bourdonnement ;
Tout murmure ; tout fait son cri ; le firmament,
Avec ses millions de globes et de mondes,
Se meut et fait vibrer l'air en sonores ondes ;
La terre tourne autour du soleil, et la mer
Mêle sa note au chant formidable de l'air !
Abeilles et baisers, nés des fleurs et des bouches,
Vastes ruches, babels d'univers et de mouches,
Votre hymne, qui, dit-on, n'est pas près de finir,
Empêche les vivants fatigués — de dormir !

La Garde, août 1867.

IX

LE SOMMEIL

La vie est belle et douce au grand soleil, poètes !
C'est un bonheur d'avoir radieux sur nos têtes
L'azur large, l'air plein des senteurs de l'amour,
Et de sentir son âme en feu mêlée au jour,
Car l'âme, retrouvant son essence première,
Redevient tout à coup immense, à la lumière.
Je connais cette joie, et j'ai compris souvent,
En avril, quand les nids font la chanson du vent,
Parmi les lilas, les glycines, les pervenches,
Les taillis noirs criblés de vives flammes blanches,
Ou dans la plaine quand midi plane au milieu,
J'ai compris que je suis l'éclosion d'un dieu !
Mais la nuit ! oh ! la nuit, c'est toute notre honte !
Quand elle vient, sinistre et grande, qu'elle monte
De l'orient, des plis de sa robe à son gré
Voilant la forme et les trésors de Pan sacré,
Ne gardant des splendeurs du jour un peu de flamme
Que pour rendre effrayants ses milliers d'yeux sans âme,
Alors j'ai la terreur folle de ne plus voir,
Et ma divinité lutte avec le dieu noir !...
Reculer, ô nuit !... La nuit implacable m'écrase ;
L'angoisse obscure efface en moi la claire extase,
Et voici le sommeil qui vient... Va-t'en, sommeil,
Va-t'en ! je ne veux pas, sous le ciel sans soleil,
M'étendre tout du long comme un cadavre blême !
Va-t'en, je ne veux pas renoncer à moi-même !...
Mais le sommeil me prend, me couche sur le dos ;

Un glacial frisson d'horreur parcourt mes os ;
Mes esprits sont troublés ; sous mon crâne s'élève
Une lente vapeur qui prend forme de rêve,
Ô révolte ! et je sens, moins heureux que les morts,
Mon esprit devenir l'esclave de mon corps !

Paris, 1868.

X

AQUARIUM

Les poissons, étonnés de leur prison de verre,
Se meuvent lentement dans les sinistres eaux,
Et, l'œil glauque, parfois les monstres en colère
Vont aux murs de cristal heurter leurs froids museaux.

Le corail fleurissant, la moule noire et bleue
Regardent autour d'eux les oursins lents marcher,
Les hippocampes roux faire onduler leur queue,
Et la rude actinie étoiler le rocher.

Le crabe y suit sa marche oblique, et la méduse
Vogue, ouvrant et fermant ses bras gélatineux ;
Qui donc pénétrera la vision confuse
Que ces êtres d'aspects étranges ont en eux ?

Pour moi, j'ai quelque part vu ce douloureux monde ;
J'ai contemplé déjà (serait-ce en rêve, ô nuit ?)
Une angoisse pesante et semblable à cette onde,
Où des formes ainsi vont et viennent sans bruit.

Hélas ! hélas ! j'ai vu mes pensers en moi-même
Se heurter aux vitraux ténébreux de la mort,

Un manuscrit autographe aux archives municipales de Toulon,
Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, dossier « Manuscrits XX »,
ébauche non datée.

Et, pour briser enfin l'immuable problème,
Lamentables, tenter un impuissant effort !

Mystérieuse vie ! énorme et lourde tâche !...
Oh ! combien les poissons muets doivent souffrir
D'ouvrir et de fermer leur bouche sans relâche,
Comme pour dire un mot qui ne peut pas sortir !

Paris, 1868.

XI

Je ne sais rien ; j'ai peur, quand j'y songe ; j'ai beau
Subir l'apaisement parfois de la lumière,
Je sens partout le froid ténébreux du tombeau,
Et, jaloux du néant stupide de la pierre,
Je ne peux pas ouvrir mon cœur à la prière.

Pourquoi dirais-je aux dieux : « Merci ! » lorsque j'ai
[faim ?

Jéhovah n'est qu'un roi despote qui m'effraie...
Je mourrai révolté, debout jusqu'à la fin ;
Et, puisqu'il fait pousser les ronces et l'ivraie,
Je dompterai la Terre et je ferai du pain.

La Garde, 1868.

XII

Il me dit : « J'ai le cœur très fatigué ; je suis
Comme ceux qui n'ont pas dormi de plusieurs nuits ;
Je suis las du banal dont notre vie est faite ;
Voyez : mes pas sont lents et je baisse la tête ;
Hélas ! mon doux ami, j'aime le plein soleil
Et la saison qui met les amours en éveil
Et pose de charmants nids d'oiseaux dans les branches ;
J'aime à voir l'herbe drue et j'aime les pervenches ;
J'aime les pics où nul jamais n'a mis les pieds,
Et, sur le bord des mers, ces rocs toujours mouillés
Dont la barque s'effraie et que fuit la mouette.
J'aime les chants du merle et les vers du poète ;
L'air des sommets me donne un long frémissement...
Ô vierge Liberté, je suis ton fol amant !
Et toi, tombeau, qui sais peut-être qui nous sommes,
Je t'aime !... C'est pourquoi j'ai le mépris des hommes. »

Toulon, 1869.

XIII

Ô terreur des pensers dérégés et sans frein !
Regret de n'être pas doux, paisible et serein,
Sans haine, sans ardeur, calme et froidement triste !
Lutte de tout instant que doit livrer l'artiste
Avec lui-même, avec la femme, avec les dieux,
Soyez maudits du fond de mon cœur envieux !
Dangers de l'escalade et rage de la chute,
Chocs d'ailes de vautour auxquels je suis en butte,
Je ne veux plus de vous, assez ! je suis vaincu ;
Il me semble que j'ai souffert, que j'ai vécu
Rien que dans mes vingt ans toute la vie humaine ;
Prévoyant l'avenir, je connais bien la peine,
Et je suis dégoûté de l'homme et des objets,
Des faits, et c'est pourquoi je n'ai pas de projets.
J'appelle le bonheur ; qui me vient ? la souffrance !
Et j'appelle l'amour ; qui répond ? le silence !...
Oh ! laissez-moi choisir quelque abîme profond
Où je puisse oublier quel mal les hommes font,
Et la banalité des femmes amoureuses
Qui vous aiment comme un hochet, étant joueuses !
Je veux un bois obscur, noir, terrible, et, la nuit,
Si quelque loup à jeun veut finir mon ennui,
Heureux de n'avoir pas d'homme à mes funérailles,
J'accepte le tombeau vivant de ses entrailles !

XIV

Je suis républicain, puisque j'aime d'amour
La liberté sereine et la splendeur du jour,
Et puisque le dégoût me saisit quand je plonge
Dans le passé ; je suis un révolté ; je songe
Avec rage et douleur que les bons paysans
Furent nommés vilains mille quatre cents ans,
Esclaves de l'impôt terrible et de la glèbe,
Et qu'en ces siècles-là le peuple était la plèbe ;
Je n'aime pas les rois, certes ! je n'aime pas
Ceux qui veulent marquer l'empreinte de leurs pas
Sur les vivants, sachant qu'on nomme cela gloire ;
Je trouve un diadème un hochet dérisoire,
Et les castes me font grand'pitié. Je voudrais
Jusqu'à l'égalité, de progrès en progrès,
Voir les hommes gravir l'échelle de science ;
Je crois qu'un avenir d'apaisement s'avance ;
Tel je suis, mais pourtant, imprégné d'idéal,
Quand, forcé de rentrer dans le monde banal,
J'abandonne la table où je rêve et mon livre,
Quand il me faut parmi les hommes un peu vivre,
Je heurte à chaque pas tant de stupidité,
Tant de sots, le dos souple ou le verbe effronté,
Celui-ci cousu d'or, celui-là pauvre hère,
L'un savant, l'autre ignare, et tous, sur cette terre
Où chaque chose doit étonner les esprits,
Parlant de tout avec l'emphase ou le mépris ;

AICARD (Jean), *Aimer-Penser*. Sous le titre « Mauvais sentiment » et daté à la fin « La Garde 26 août 1867 ».

Je vois tant de laideur, de lâcheté, d'envie,
Tant de méchancetés bavant sur une vie,
Tant d'êtres aux regards louches, au ventre rond,
Réjouis, et portant gravement sur leur front
La bêtise dans sa plus rouge plénitude,
Marchands par goût, coquins et vils par habitude ;
Je vois si bien le type éternel du bourgeois
S'étaler souriant et hideux, que parfois...
Je regrette le temps de la chevalerie !
Le temps où l'on croyait encore à la patrie,
Aux Duguesclins marchant dans leur gloire de fer,
Aux clartés de l'Éden, aux flammes de l'enfer,
Au point d'honneur vaillant, aux choses dont se moque
Si dédaigneusement notre joyeuse époque ;
Je regrette le temps des amours à cheval,
Ce temps où l'on pouvait distribuer, brutal,
Noble, ayant une lame énorme et bien trempée,
Sur le dos des bourgeois des coups de plat d'épée !

La Garde, 1867.

XV

À MON MÉPRIS

Ô mépris charmant, petit dieu farouche,
Tu sais tordre un cœur autant que l'amour ;
Ta moue est superbe à voir sur ta bouche,
Tes yeux ont l'éclat ardent du grand jour.

Charmant petit dieu, je t'aime, je t'aime !
Ta flèche a percé ma peau jusqu'au sang,
Et je ne dors plus d'entendre en moi-même,
Comme un trille fin, ton rire puissant !

Vois-tu, mon ami, ce serait sottise
(Nous y perdrions) de tuer d'un coup
Tous ces bons bourgeois qui vont à l'église,
Et ces sous-préfets qu'on a mis partout.

Mais autour d'eux va, cours, sautille, rôde,
Promène en riant tes pas acharnés,
Et souvent dépose une chiquenaude
Vibrante et joyeuse au bout de leur nez !

Toulon, 1867.

XVI

Je t'aime dès longtemps, vierge aux longs cils baissés ;
Dès longtemps je t'appelle avec une voix tendre,
Mais voici qu'aujourd'hui je ne peux plus t'attendre :
Va parmi mes regrets, espoir des jours passés !

J'aime toujours l'amour, mais ce n'est point assez !
Je suis vaincu ; voici qu'il est temps de me rendre
Et de fermer mes bras, que je suis las de tendre ;...
Sur qui fermer mes bras ignorants et lassés ?

Ah ! peut-être sur toi, courtisane suprême
Qui, savante aux amours, te livres sans qu'on t'aime,
Statue en marbre dur, sans peur et sans pudeur !

Mais je refuserai d'effleurer de ma lèvre
L'hypocrite effrontée, au vice sans grandeur,
Honnête femme impure et courtisane mièvre !

1868.

XVII

C'est une chose solennelle
Que d'aimer et que d'être aimé ;
L'engagement d'être fidèle
On le prend même inexprimé ;

Pour moi, j'ai dans le fond de l'âme
Un amour terrible, rongeur ;
Je suis dédaigné de la femme
Qui m'a rendu pâle et songeur.

Elle marche douce et hautaine ;
Elle m'appelle son ami,
Mais elle me regarde à peine
De ses yeux ouverts à demi.

Or, j'ai beau vouloir et beau faire,
Je suis son vaincu, je suis sien ;
Ni ma honte, ni ma colère,
Ni ma douceur n'y feront rien.

J'ai beau me débattre ; sa chaîne
Me tient, qui ne cassera pas,
Et quand, pour m'enfuir, je la traîne
Je la resserre à chaque pas.

Parfois, furtif, je me hasarde
À ne pas regarder ses yeux :

Ses yeux sont noirs, et je regarde
Passer des filles aux yeux bleus...

Aussitôt un flux de tristesse
Me monte au cœur : c'est un remords !
Loin de s'affaiblir, ma tendresse
Soudainement s'accroît alors.

Je sens revenir sur ma lèvre
Ses chauds baisers que je reçus,
En rêve, au plus fort de ma fièvre,
Quand je mourais d'espairs déçus.

Le souvenir en moi s'élève
D'avoir dénoué plusieurs soirs
(Qu'importe si c'était en rêve ?)
Les tresses de ses cheveux noirs.

Si ce n'est qu'en esprit, qu'importe !
Je me suis fait son fiancé ;
J'ai heurté souvent à sa porte,
Et son seuil, je l'ai dépassé.

J'ai, dans mon rêve volontaire,
Pénétré près d'elle la nuit ;
Je l'ai cherchée avec mystère...
Cette vision me poursuit !

Et cette vision me force
À ne pas me tourner ailleurs ;
Vainement je tente un divorce
Qui me ferait des jours meilleurs :

Cette femme est mon épousee !
Je ne pourrai rompre sans tort
Ma lourde chaîne, enfin usée,
Qu'au jour désiré de ma mort.

Paris, 1869.

XVIII

ENTERRÉ VIVANT

J'ai fait un rêve ; il n'est pas beau,
Mais l'horrible même a des charmes :
J'ai vu, debout près d'un tombeau,
Un homme qui versait des larmes.

Le tombeau noir était béant :
J'eus, en regardant dans ce gouffre,
La conception du néant,
Espérance du cœur qui souffre.

L'homme couchait avec grand soin
Quelqu'un dans une bière étroite ;
Non loin, de l'air froid d'un témoin,
Une femme pâle était droite.

Puis, l'homme qui pleurait parla
D'un ton d'espoir et de prière :
« Est-ce fini comme cela ? »
Elle dit : « Non, clouez la bière ! »

Alors, il mit sur le cercueil
Une lourde et sonore planche,
En jetant le dernier coup d'œil
Sur le défunt à robe blanche.

Quand le couvercle fut cloué,
Il dit : « J'ai terminé ma tâche ;

« C'en est donc fait, Dieu soit loué ! »
La femme dit : « Seriez-vous lâche ? »

L'homme a compris. Avec effort
Il descend, lié d'une corde,
Le coffre dur où gît le mort,
Dans le trou d'où l'ombre déborde.

La corde lisse entre ses doigts
Se déroule longtemps et glisse ;
Le cercueil, dont s'accroît le poids,
Se heurte aux rocs du précipice.

Le câble file jusqu'au bout
Sans qu'au fond le cercueil atteigne ;
J'entends l'affreux mot : « Lâchez tout ! »
Et l'homme ouvre sa main qui saigne.

Il se penche aussitôt ; quel bruit
Montera du fond de l'abîme ?
Il sonde du regard la nuit,
Victime et complice d'un crime ;

Et tout à coup se relevant,
D'une voix triste à fendre l'âme,
L'homme s'écrie : « Il est vivant ! »
— « Enterre-le ! » répond la femme !

C'est pourquoi j'ai, tout effaré,
Comblé la fosse, non sans peine,
Et mon amour est enterré !...
— Je ne crois pas qu'on en revienne ! —

Paris. 1868.

XIX

LE PRINTEMPS

Le printemps rit ; son rire ment.
Le gai printemps, que je déteste,
Revêt tout, hypocritement,
De verdure et de bleu céleste.

Il met des oiseaux et des chants
Dans l'azur plus clair qui flamboie ;
Il fait courir à travers champs
Le frisson d'une feinte joie.

Il donne au cœur trompé l'oubli
De la douleur, que rien n'efface :
Pour être dans quelque repli
La douleur n'est pas moins vivace.

Je hais le gai printemps, pareil
Aux saltimbanques, aux artistes,
En ce qu'il revêt de soleil
Les réalités les plus tristes.

Il éparpille dans le ciel,
Plein de souffles et d'hirondelles,
Un bonheur artificiel
Fait de parfums et de bruits d'ailles.

Il veut dérober à nos yeux
Tes dures lois sous la lumière,

Et sous les brins d'herbe joyeux,
Ô nature, ton cœur de pierre.

Notre deuil est-il moins réel
Quand le gazon couvre les tombes ?
L'amour nous est-il moins cruel
Quand il est propice aux palombes ?

Sommes-nous moins hommes, moins fous ?
Quelle cause à tant d'allégresse ?
Nulle, sinon que l'air plus doux
Circule chargé de paresse.

Le ciel, moins sincère qu'avant,
A beau feindre de nous entendre :
Il est encor plus décevant
Puisqu'il est d'un azur plus tendre.

Le printemps est un faux ami
Prêt à confier un mystère,
Qui sourit, s'explique à demi,
Puis dit qu'il aime mieux se taire.

Je te hais, ô printemps, tu mets
Trop de vains espoirs dans nos âmes ;
On a par toi, plus que jamais,
Le regret des dieux et des femmes !

Je te hais. Tu veux sous tes fleurs,
Sous tes lilas et sous tes roses,
Sous la gaîté de tes couleurs
Nous cacher les larmes des choses !

Paris, 1868.

XX

LA GRAND'ROUTE

La grand'route s'étend monotone au soleil,
Blanche, immense, muette au cœur vivant de l'homme,
Et ce chemin battu par tous, partout pareil,
Est le chemin banal qui va toujours à Rome !

La grand'route ! on y voit passer matin et soir
Des bourgeois assoupis au fond de leur calèche,
Et parfois de grands bœufs conduits à l'abattoir,
Qui songent tristement au foin roux de la crèche !

Rien de joyeux et rien de doux. Le postillon
Mêle un bruit de gros mots au fracas des sonnailles ;
Le pauvre oblique traîne en geignant son haillon
Sur les tas de cailloux et le long des murailles.

En Provence, ces murs sont tout blancs. Les lézards
Courent dessus et seuls donnent aux pierres mornes
Je ne sais quelle vie étrange et quels regards...
Le piéton marche, et compte, à mesure, les bornes.

À droite, à gauche, l'arbre immobile s'endort ;
Sa feuille maladive et triste sur sa branche

Un manuscrit autographe aux archives municipales de Toulon,
Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, dossier « Manuscrits XX ».

Dans les *Poèmes de Provence*, 1/ 1873, page 97, on trouve,
sous ce titre, une version totalement différente de celle de *Rébellions et Apaisements*.

N'est pas verte au printemps, en été n'est point d'or ;
Flasque, au-dessus des murs pointus, sa tête penche.

Les cantonniers hâlés, la sueur sur le front,
Ne voient que leur marteau qui tombe et se relève
Tout le jour, et demain ils recommenceront
Leur étrange labeur ainsi qu'un mauvais rêve.

Çà et là, l'on remarque une niche, et, dedans,
Une madone avec le serpent qu'elle écrase ;
À ses pieds, sous l'éclat vif des rayons ardents,
Un bouquet de thym meurt au rebord d'un vieux vase.

Nul couple heureux, d'un pas calme, ne va rêvant
Dans cette voie aride où l'on ne pense guère ;
Pris dans un tourbillon de poussière et de vent,
On quitte, plein d'ennui, la grand'route vulgaire.

Paris, 1867.

XXI

L'ALOÈS

À VICTOR HUGO

Dans un creux de vieux mur tout de pierres disjointes,
Asile abandonné des nids et des lézards,
Surgissent en bouquet redoutable les pointes
Du farouche Aloès, la plante sans regards !

La pervenche a les yeux bleus d'une blonde fille ;
L'œil de la pâquerette est une étoile d'or,
Et toujours une larme en ces prunelles brille
De savoir Prairial chassé par Messidor !...

L'Aloès insensible est là, debout, farouche ;
Tous les souffles du ciel palpitent dans les prés ;
L'insecte tremblant pose une amoureuse bouche
Sur des lèvres de fleur à pétales pourprés ;

L'homme a senti frémir partout la vie et l'âme ;
Tout s'incline devant le secret des amours ;
La femme devient fleur ; la fleur se change en femme...
L'insensible Aloès est là, morne toujours !

AICARD (Jean), *Hommes et Choses* : des ébauches totalement ratées et illisibles...

Poème publié dans : *L'Écho du Var*, 5^e année, n° 210, dimanche 3 mai 1868, page 2, colonnes 2-4 ; *La Revue nationale et étrangère*, 1868.

Nul frisson n'a plissé sa filandreuse écorce ;
Oiseaux et papillons, tout le printemps l'a fui,
Car, n'étant pas la grâce et n'étant pas la force,
Il ne saurait avoir d'esclave autour de lui !

La sève, dans le chêne, est émue et tressaille ;
Les tigres du désert rugissent leur baiser ;
Le soleil, qui fait vivre et crier la muraille,
Sans troubler l'Aloès le pourrait embraser !

Sa peau glissante à l'ombre a des froideurs de marbre ;
Il dresse son faisceau d'armes stupidement ;
Plus haut que l'herbe haute et plus petit que l'arbre,
Lui seul il vit en paix sous le grand firmament !...

Qui donc es-tu ? bâtard de familles bâtardes,
De quel croisement sombre es-tu le rejeton ?
Sommeilles-tu, dis-moi ? Jamais tu ne regardes !
D'un essai du chaos n'es-tu que l'avorton ?

Voici qu'aux floraisons succèdent les récoltes.
Toi qui n'as pas de fleurs, n'auras-tu pas de fruit ?
Ne veux-tu pas mêler au bruit de nos révoltes,
Poussé vers l'inconnu, ta révolte et ton bruit ?

Le monde s'oubliait... les nuits étaient si belles !
Ventôse, qui lui rend sa sauvage vertu,
Des bois en courroux tord les bras nus et rebelles !...
Plante grise, qui donc es-tu ? qui donc es-tu ?

« Je suis l'Aloès morne, impassible, stupide !
Je supporte, muet, la volonté des airs,

Et longtemps, sous l'aspect froid de la chrysalide,
Je subis le soleil fatal et les hivers !

« Je suis l'Aloès triste, et je laisse en leur joie
D'autres faire au printemps une éphémère cour !
Vivez, riez, flatteurs brodés d'or et de soie ;
L'impassible Aloès sait attendre son jour !

« Je prépare l'élan de mes métamorphoses ;
Mon cri, tant comprimé, sortira plus puissant,
Et, d'un effet plus sûr élaborant les causes,
Pour bien mourir, je suis avare de mon sang !

« Un jour, je grandirai d'un seul jet, ô prodige !
Et dans un bruit de foudre et de rébellion,
Souveraine, une fleur jaillira de ma tige,
Comme l'Idée après la Révolution ! »

Paris, 1867.

XXII

LE LION EN CAGE

Il dormait, roi déchu, le grand lion sans antre,
 Dans sa geôle aux larges barreaux ;
 La respiration lui soulevait le ventre,
 Longue et paisible, à temps égaux.

L'œil plein de visions sous sa lourde paupière,
 Sans doute il songeait vaguement
 Aux bois où l'on vit libre, aux cavernes de pierre,
 Aux sources sous le firmament.

La foule des passants, curieux sans courage,
 Regrettaient de ne pas le voir
 Debout et frémissant s'indigner de sa cage
 Et leur rugir son désespoir.

« Quoi ! c'est là le vaincu si noble ! si farouche !
 Que l'on admire et que l'on craint !
 Un baladin le montre, un gardien vil le touche,
 Et mêle ses doigts à son crin !

« Qu'il se lève, du moins ! allons, des coups de tringle ! »
 Le gardien dit alors : « Debout ! »

Sur une affiche pour une représentation au profit des blessés le mardi 26 juillet 1870, ce poème est mentionné *inédit* (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 67, enveloppe n° 138).

Et sa barre de fer le torture et le cingle,
Avec un bruit sourd, coup sur coup.

Le lion s'est levé ; pour la main qui le fouaille
Il n'a qu'un mépris nonchalant...
Comme un homme dirait : « Vous m'ennuyez ! » lui, bâille,
Et retombe sur l'autre flanc.

Car il sait, le lion, il sait qu'on le tourmente
Lâchement, en sécurité ;
Que la révolte est vaine, et sa force impuissante,
Qu'il n'est rien sans la liberté !

Toulon, 1869.

XXIII

CARIATIDES

À LÉON VALADE

Regardez : deux géants portent un même poids ;
En les créant, Puget leur a donné son âme.
L'un d'eux sur le granit écartèle cinq doigts,
Et le ciel inclément tombe en ruisseaux de flamme.

L'autre main du colosse, appuyée au menton,
Nerveuse, avec douleur lui soutient la mâchoire,
Et d'un pampre arrondi le gracieux feston
Sur ce front triste met sa gaité dérisoire.

Le second, d'un bras las fait de l'ombre à ses yeux,
Car l'azur du midi, formidable, flamboie,
Et lorsque son soleil rouge envahit les cieux
C'est vainement que l'œil se ferme : il faut qu'il voie !

Ce poème a connu un succès tout particulier dans la presse où il a été publié à au moins cinq reprises : 1° *Tribune artistique et littéraire du Midi*, 11^e année, octobre 1867, page 77, poème daté à la fin « Paris, juillet 1867 » ; 2° *Le Mousse*, 2^e année, n° 10, samedi 30 novembre 1867, page 6, colonne 1 ; 3° *Almanach historique, biographique et littéraire de la Provence*, année 1868, pages 43-44 ; 4° *L'Écho du Var*, 4^e année, n° 105, dimanche 19 janvier 1868, page 2, colonnes 1-2, signé par erreur « Frank » ; 5° *La Revue nationale et étrangère*, 1868.

Les publications du *Mousse*, de l'*Almanach historique*, de l'*Écho du Var* et de la *Revue nationale* offrent des variantes pas toujours très heureuses. *Les Rébellions* reviennent à la version primitive de la *Tribune littéraire*, la plus réussie.

L'autre bras sur le dos se recourbe, et la main
Soulève le bloc lourd ; l'effort crispe la bouche !
Ce supplice muet n'a pas de lendemain,
Et l'hercule immortel est à jamais farouche !..

Le premier, résigné presque, subit le jour ;
Mais l'autre a plus saillants les muscles de son torse,
Et prouvera, s'il veut, implacable à son tour,
Au destin stupéfait sa révolte et sa force !

Eh bien, relève-toi, statue ! Allons, debout !
Remue, et laisse choir le fardeau qui t'écrase...
Pourquoi ne prends-tu pas, quand l'amour est partout,
Ta part d'apaisement, d'ombre pure et d'extase ?

— C'est que jamais sculpteur ne jeta dans un corps
Plus de réalité, blêmes cariatides !
C'est que vous êtes Nous ! C'est que, faibles ou forts,
Quelqu'un nous façonna sublimes et stupides.

Nous sommes, ô géants, faits exprès pour souffrir,
Pour supporter, fronts bas, une lourdeur commune :
L'angoisse d'exister ou l'effroi de mourir,
Les soleils dévorants après les nuits sans lune !

Et lorsque nous tentons l'amour, la liberté,
Les essors fulgurants par-delà la lumière,
Alors, pâles, rivés à l'immobilité,
Nous nous apercevons que nous sommes de pierre !

Paris, 1867.

XXIV

L'ASPIRATION

L'aspiration est pareille
À l'oiseau, vautour ou condor,
Qui plane dans l'aube vermeille,
Dans les nuits et les couchants d'or.

On aime ensemble et l'on redoute
Cet oiseau fauve au bec de fer
Qui sait se creuser une route
Dans la nuée et dans l'éclair.

Celui qui l'ignore, le nomme
Roc ou Phénix, et n'y croit pas ;
Satisfait, il condamne l'homme
Aux seuls horizons d'ici-bas.

D'autres le connaissent, dont l'âme
Vainement veut le suivre aux cieux ;
Son bec, comme une atroce lame,
Perce leur cœur, crève leurs yeux.

Il les déchire, il les lacère,
Et cruel et cependant beau,
Les tenant couchés sous sa serre,
S'en repaît, lambeau par lambeau !

Ils sont vaincus. Il les écrase
Entre ses griffes et le sol ;
Ils n'ont pas la suprême extase
De lui voir déployer son vol.

D'autres, rares, ont cette joie
De voir pour son royal essor
Sa grande aile qui se déploie
Sans qu'il les ait blessés encor.

Victoire ! l'oiseau les enlève
Selon leurs grés, et, sans effort,
Il les emporte dans le rêve,
Dans l'espérance, vers la mort !

Leur sang, sous ses ongles, ruisselle ;
Mais qu'importe ! puisqu'à leurs yeux
Éblouis, à chaque coup d'aile,
Apparaissent de nouveaux cieus !

Ils montent, et sous eux s'écroule,
Ô nuages, votre babel !
Ils montent. Sous eux se déroule
La toile biblique du ciel.

Ils dépassent tout ! C'est un songe
Comme n'en ont pas les sommeils.
Leur groupe vertigineux plonge
Plus haut que les plus hauts soleils !...

Mais dans ces régions profondes,
Près d'atteindre aux sources du jour,

Ô terreur !... à travers les mondes
L'homme est lâché par le vautour !

Paris, 1869.

XXV**LES PROFONDEURS****À GUSTAVE PRADELLE**

La vie est une longue attente,
Et l'Espéré qui ne vient pas,
(Toute profondeur est tentante),
On le cherche en haut comme en bas.

Les cieux profonds, les mers profondes
Nous tourmentent également ;
Il est vrai que souvent les ondes
Sont encore le firmament.

Tous les sommets, tous les abîmes
Attirent l'esprit et les yeux.
Les vésuves, gouffres et cimes,
Font rêver l'homme curieux.

On voudrait scruter le mystère
Partout où la peur le défend ;
La descente dans un cratère
Est un de mes songes d'enfant.

Mais, quel que soit le gouffre en somme,
Le moindre ravin, s'il est noir,
Inquiète toujours un homme...
On s'y penche aussitôt pour voir.

L'aspiration nous impose
À tous sa grande volonté :
Le vertige n'est autre chose
Que le désir épouvanté.

L'attraction parfois est forte
Vers le gouffre petit ou grand :
Un désir puissant nous emporte !
Un enthousiasme nous prend !

L'attirance est quelquefois douce,
Et c'est un vague espoir, alors,
Qui, pour que nous glissions, nous pousse
Le long d'un fleuve, près des bords.

Tout enfant, âme blonde ou brune,
S'est un jour endormi, je crois,
Au bord d'un puits où la Fortune
Vint l'éveiller avec effroi...

Qui n'aime le creux des citernes
À qui l'on parle et qui répond,
Et le bâillement des cavernes
Béantes d'un ennui profond ?

Qui n'a couru sur la margelle
S'accouder au puits du chemin,
Voir dans l'eau lointaine et fidèle
Une main répondre à sa main ?

Toute profondeur nous demande :
Le vide, les eaux et les cieus,

Et, je pense, plus l'âme est grande
Plus l'abîme est impérieux !

Eh bien, on trouve sur la berge
Des grands fleuves et des ruisseaux,
Des escaliers que l'eau submerge
Ou qui plutôt creusent les eaux ;

Ils plongent au loin dans le songe
Ces degrés, dont profondément
La succession se prolonge
Sous les flots pleins de firmament.

Contemplez-les : ils sont l'emblème
De l'éternel désir humain ;
Vers l'idéal confus qu'on aime
Ils sont un facile chemin.

Souvent, tout auprès, il arrive
Qu'à l'amarre, un petit bateau
Flotte vide, comme en dérive,
Corde tendue, au fil de l'eau.

Qu'importe la barque ? L'on rêve !
Les avirons serviraient peu
Pour atteindre l'étrange grève
Qui miroite dans le flot bleu !

L'escalier cède ; un degré penche ;
D'autres sont encor résistants ;
Consolidé par une planche,
Celui-là tiendra plus longtemps.

Ici, le pied captif s'accroche
À quelque racine qui sort ;
Ailleurs, les degrés dans la roche
Furent taillés par un bras fort ;

Ils sont, comme leur balustrade,
En marbre dans les parcs obscurs :
Un cygne fait sa promenade
Tout au bas, blanc sur les cieux purs ;

On en voit au flanc des falaises
D'étroits, de grêles s'affaisser,
Les vagues bonnes ou mauvaises
Venant les battre sans cesser ;

Ils sont tous pour moi des symboles :
Le Tibre en a comme le Rhin ;
Venise en a pour ses gondoles ;
On en voit dans Claude Lorrain.

Tous, ils font songer... Il me semble
Qu'ils indiquent un seuil ami,
Et que dans l'eau limpide tremble
Un palais visible à demi !

Vitre et miroir, le flot nous montre
Un lit d'azur, et nous voyons
Toute l'herbe qu'on y rencontre
S'enchevêtrer à des rayons.

Ô visions des eaux dormantes,
Rêves que l'on fait sans sommeil,

Vos naïades sont mes amantes,
Ces habitantes du soleil !

Vous y conduisez, pierre ou marbre,
Escaliers des rives ! La nuit,
À travers les branches de l'arbre
Votre rampe aux astres conduit !

Sirius ardent, Vénus blonde
Apparaissent dans l'eau qui dort ;...
Vous menez aux étoiles ! L'onde
Baigne sans bruit des îlots d'or !...

Que vous alliez à la lumière,
Aux étoiles ou bien au jour,
Infailliblement, marbre ou pierre,
Vous menez aux songes d'amour !

Non pas à ceux qu'on réalise,
Et, dans les parcs silencieux,
Je ne rêve point de marquise
Sur vos longs degrés spacieux ;

Je ne rêve pas de fillette
Gazouillante comme un oiseau,
Accorte, légère et coquette,
Au bord des mers ou du ruisseau ;

Vous avez l'air de plus attendre !
Un couple ne vous suffit pas ;
Vous ne m'invitez qu'à descendre...
Votre obsession est en bas.

En bas, sous la marche dernière,
 En regardant bien, l'on verrait,
 Dans l'ombre ensemble et la lumière,
 Une des formes du secret.

On verrait, belle et toute nue,
 Et fascinante sans effort,
 Bras ouverts, la belle inconnue,
 La grande charmeuse : la Mort !

Escaliers creusés par nous-mêmes,
 Vous donnez à l'homme surpris
 Des affirmations suprêmes,
 Et je crois vous avoir compris,

Escaliers souillés par la fange,
 Azurés par le firmament,
 Échelles où Jacob et l'ange
 Combattent éternellement !

Paris, 1869.

XXVI

LA MÉDITERRANÉE

Ô Méditerranée, ô mer tiède, ô mer calme,
 Grand lac que sans effroi traversent les oiseaux,
 Les aiguilles des pins d'Italie et la palme
 Vibrent dans la clarté limpide de tes eaux ;

Tes golfes dentelés ont de divins caprices ;
 Ton éclatant rivage a des cailloux d'argent,
 Et la voile latine erre sur tes flots lisses,
 Charmante comme un cygne immobile en nageant.

Amphitrite lascive, à longue tresse blonde,
 Ta tunique flottante entrouvre, quand tu dors,
 Ses plis blancs, et trahit sous l'éclat pur de l'onde
 Des frissons bleus qui sont les veines de ton corps ;

Tu t'étends paresseuse, et le ciel tremblant semble
 Descendre de là-haut pour dormir avec toi,
 Et pendant que ton lit parfumé vous rassemble,
 Tu chantes comme en rêve, et sans savoir pourquoi !...

Ah ! ce n'est pas assez d'être nubile et belle,
 Et d'étaler ainsi ton beau corps au soleil,

Un manuscrit autographe aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, dossier « Manuscrits XX », brouillon non daté.
 Poème publié dans : *Le Parnasse contemporain*, volume II, pages 251-252.

Dans les *Poèmes de Provence*, 1/ 1873, page 112, une version totalement différente de celle de *Rébellions et Apaisements*.

En gardant que le vent ne trouble d'un coup d'aile
Les doux frémissements de ton léger sommeil !

Il ne nous suffit pas d'entendre des bruits vagues,
Et l'Océan le sait, lui qui fait chaque jour
Retentir dans un choc de révolte ses vagues,
Pendant que tu languis, souriante d'amour !

Paris, 1868.

XXVII

LES SCAPHANDRES

À ALBERT MÉRAT

Les scaphandres vêtus de cuir, masqués de verre,
Les pieds chaussés de plomb, vaguent au fond des eaux,
Et, par un tube fort, gonflé comme une artère,
Respirent l'air du ciel où volent les oiseaux !

Les plongeurs ne sont plus pâles. Ils vont, tranquilles,
Sous les flots verts et noirs du sinistre océan ;
Ils se laissent descendre au fond des eaux dociles
Et marchent d'un pas sûr dans le gouffre géant.

Dans le gouffre géant, ils marchent ; sur leurs têtes
Un plafond transparent, lourd et glauque, se meut.
Lutteurs hardis, voués à de lentes conquêtes,
L'abîme les voudrait écraser et ne peut.

Ils se sentent plus grands que la mer n'est immense ;
À travers les varechs, sur des monts de corail,
Ils vont, et chaque jour leur peuple recommence
Les mouvements de quelque incroyable travail.

Ô chercheurs d'inconnu, plongeurs, je vous envie !
Nous avons la surface, et vous avez le fond !

Exilés du banal, aux sources de la vie
Vous allez voir comment les univers se font !

Les flots jadis étaient les palais des sirènes ;
Il ne reste aujourd'hui que les claires chansons
Et les voiles frangés de ces antiques reines ;
Lorsque le rêve vient à nous, nous le chassons.

Eh bien ! vous avez mieux que des palais superbes
Faits de cristal, taillés en angles réguliers ;
Vous avez des vallons tout pleins d'étranges herbes
Gigantesques, avec des peuples singuliers !

Des enchevêtrements bizarres de lianes
Vous apparaissent là touffus et se mouvant,
Et vous tressaillez d'aise, explorateurs d'arcanes,
D'être dans un tombeau que vous sentez vivant !

Courageux timoniers de flottes disparues,
Ce que nul d'entre nous ne voit, vous le voyez !
Et, graves, vous allez comme on va dans les rues,
Au travers de pontons montés par des noyés !

Ouvriers à jamais penchés sur des prodiges,
Rapportez-nous le mot de l'énigme des dieux,
Car, vainqueurs patients d'insondables vertiges,
Vous domptez l'océan, plus morne que les cieux !

Toulon, 1868.

XXVIII

LES PROUES

À LAURENT-PICHAT

Le Puget en sculpta de ces grandes ébauches
Qui bombent leur poitrine à l'avant des vaisseaux,
De ces torsos géants drapés dans des plis gauches,
En surplomb au-dessus de l'abîme des eaux.

Ces bustes dégrossis ne sont rien que des proues !
En proie au mouvement, ils sont sans mouvement,
Et quand tout, sur le pont et des voiles aux roues,
S'ébranle, eux restent durs et froids, passivement.

Leur lèvres sans murmure a des terreurs muettes ;
Leur œil est effrayant comme la fixité ;
L'Égypte seule avec ses sphinx, ses bandelettes,
Rend aussi bien l'horreur de l'immobilité.

Car leurs énormes bras sont des tronçons à peine,
Enfouis dans le bois et scellés à leurs corps ;
Mais ces êtres confus, faits d'érable ou de chêne,
Sont, comme le vaisseau, sensibles et non morts.

Ils vivent ! Ils ont peur de l'océan immense ;
Ils en savent le fond ; leurs yeux toujours ouverts
Voient de nuit et de jour des monstres en silence
Errer dans l'épaisseur des varechs longs et verts.

De l'insondable gouffre ils percent le mystère ;
Leurs poumons sont gonflés de cris inentendus ;
Leur bouche est immuable, et, forcés de se taire,
Ils ont tout leur effroi dans leurs yeux éperdus.

Ils souffrent ; les grands vents leur souffletent les
[joues ;
La mer glauque leur crache amèrement au front ;
N'importe ! il faut aller en tête ! ils sont les proues !
Ce sont eux les premiers souvent qui périront !

Quand la vigie au loin regarde, eux voient sous l'onde
(Sans pouvoir l'éviter !) le menaçant écueil,
Et tels marins hardis rêvaient un nouveau monde,
Dont les femmes là-bas doivent prendre le deuil !

Ô Peuple, vieux navire, empire ou république,
Beaucoup parmi les tiens, cloués sur ton avant,
Soumis à ton pilote absurde ou tyrannique,
Subissent des premiers l'iniquité du vent.

J'en connais de ceux-là qui, pareils à des proues,
Ô Peuple, vieux vaisseau, sont sans bras et sans voix,
Qui ne peuvent crier que lorsque tu t'échoues,
Qui ne sont qu'impuissants et qui semblent de bois !

Rade de Toulon, 22 janvier 1869.

XXIX

La falaise hautaine et royale domine
De cent pieds l'océan ; c'est un mont de granit ;
L'aigle, le grand oiseau stupide, fait son nid
Près du sommet qu'un ciel sans nuage illumine.

La populeuse mer, légion qui s'incline,
Succession de flots qui jamais ne finit
(Tandis que peu à peu le ciel se rembrunit),
Baise sa base, et puis s'en va, courbant l'échine !

Les vagues ont un bruit flatteur ; mais, par progrès,
Ayant fait ce granit plus poreux que du grès,
Elles l'ont sourdement ébranlé jusqu'au faite,

Si bien qu'un libre vent du large s'élevant,
Une chose prévue et fatale s'est faite :
La falaise a croulé sous les flots et le vent !

Paris, 1869.

XXX

LE PIRATE

Pour but : le sang versé ; la gloire pour amorce ;
Les peuples adorant l'homme victorieux,
C'est un thème profond ; des esprits sérieux
Qui l'ont fouillé n'en ont entamé que l'écorce.

Certes ! il est bien fini, le règne de la force :
Les conquérants s'en vont, pour imiter les dieux ;
Leurs lauriers sont coupés, les peuples se font vieux,
Et la guerre est tombée avec un guerrier corse.

Or (Villon l'a compris), sur ce sujet amer
Nul n'a mieux discoursu qu'un écumeur de mer,
Lequel, blâmé de son métier par Alexandre,

Répondit simplement : « Roi, tu vas me comprendre :
Si j'avais cent vaisseaux au lieu d'un seul, ô Roi,
Je serais conquérant du monde, comme toi ! »

Toulon, 1870.

XXXI

LIBERTÉ

À TH. DELBOY

Ma jeunesse me dit : « Tes rêves, ô poète,
Sont pénibles ; tes vers sont lourds, et ton cerveau
Travaille avec angoisse et lenteur dans ta tête ;
Prends l'essor, prends le vol, tente un rythme nouveau !

« Tente au moins de changer la forme de ton rêve ;
Berce-toi moins souvent dans ton suprême ennui,
Et que ton cœur soit chaud et si puissant qu'il crève
Le moule de tes vers trop peu large pour lui.

« Quoi ! tu n'as pas d'élan pour t'emporter aux cimes ?
Donne-moi, donne à tous l'aile de ton désir ;
Chante (on t'écouterà) les vérités sublimes !
Sonne dans un clairon l'ode de l'avenir ! »

Et moi je lui réponds : « Ô ma triste jeunesse,
J'ai, tu le vois, les reins voûtés comme un vieillard ;
Tu trouves qu'il est temps que mon front se redresse
Et qu'un ardent éclair luise dans mon regard ?

« La strophe siérait mieux aux vigueurs de mon âge ?
L'action vaudrait mieux que le rêve énervant ?...
Mais aux soldats blessés à quoi sert leur courage ?
À quoi sert au vaisseau sa voile, sans le vent ?...

« Nous sommes nés avec la république aimée ;
Quand on l'assassina nous bégayions encor,
Et quand sur son corps froid la tombe s'est fermée,
Notre cœur enfantin la suivit dans la mort.

« Il fut pris tout vivant et scellé sous la pierre,
Et j'ai beau faire effort, mon souffle est impuissant
À pousser un soupir qui traverse ta bière,
Liberté, grande sœur que j'aimais en naissant !

« Ils étaient assez forts, quand ton heure est venue,
Pour recueillir ton âme en eux, ô Liberté !
Ils te peuvent chanter, ceux-là qui t'ont connue ;
Dès l'enfance on n'a pas brisé leur volonté ;

« Moi, mes cris de douleur s'éteignent en murmure,
Refoulés, étouffés dans la mort et la nuit,
Car sous l'épaisseur lourde et sombre qui nous mure
Le tonnerre lui-même expirerait sans bruit !

« Ô rébellion sourde ! ô muette souffrance !
Oh ! si la Liberté dévoilée, à mes yeux
Apparaissait, alors, fier de sa délivrance,
Mon cœur s'échapperait en rythmes glorieux !

« Dès le premier regard de cette Isis sacrée,
Vibrante à réveiller sous la terre nos morts,
Ma voix éclatera tout à coup recouverte,
Et, fussé-je très vieux, je serai jeune alors ! »

Toulon, 24 février 1870.

XXXII

À SATAN

L'homme qui t'a créé te fit à son image,
Sinistre Lucifer ;
Pour âme, il t'a donné l'audace, le courage,
Et pour séjour l'enfer ;

Car l'homme, comme toi, dans l'éternelle flamme
Se consume sans fin ;
Ses tourments sont l'amour et la haine, la femme,
Les pestes et la faim.

Sans cesse retourné sur une braise ardente,
Il porte dans ses yeux,
Dans son sang, dans sa chair, l'ambition mordante
D'escalader les cieux.

Il est, ainsi que toi, le porteur de lumière,
Le mineur de tombeaux ;
Il perça, comme toi, l'obscurité première,
À force de flambeaux.

Chaque fois qu'il gravit un sommet, et, sublime,
Heurte aux astres son front,
Il est, ainsi que toi, plongé dans un abîme
De plus en plus profond !

Ainsi que toi, toujours tenace, il recommence,
Et, parti de plus bas,

Monte toujours plus haut, et son progrès immense
Ne s'arrêtera pas.

On dit qu'il tourne en cercle et que c'est un vain rêve
De croire à son progrès...

Mais non !... sa marche tourne en spirale, et s'élève,
Creusant tous les secrets !

Il enrichit d'abord la terre fécondée
Des moissons de froment ;
Voici qu'il va semant et récoltant l'idée,
Partout, incessamment.

À son tour, il a pris dans ses poings le tonnerre ;
Il s'en sert, souverain,
Et parcourt à son gré le globe de la terre,
Sur un coursier d'airain.

Eh bien ! ce glorieux est quelquefois immonde,
Lâche, tremblant et vil !
Il recule effaré, ce possesseur du monde,
En face d'un exil !

Lui, le dompteur des dieux, son semblable l'arrête ;
Foule, il a peur d'un seul !...
Tu dépasses alors tes neveux de la tête,
Ô notre sombre aïeul !

Des prêtres nous ont dit que tu vis en notre âme ;
Ces prêtres ont bien tort !
Tu n'es pas si petit, si basement infâme !
Tu ne crains pas la mort !

Et toujours, malgré tout, Satan ! avec ta haine
On voit luire en ton œil,
Dernière liberté d'un vaincu qu'on enchaîne,
Ton indomptable orgueil !

Toulon, 24, février 1870.

XXXIII

HÉRAMDAT-EL-HAMAD

C'est une ville immense errante dans l'espace ;
 Lorsque Hérarnat paraît, au souffle du Schemal,
 L'Arabe prosterné dit : « La voici qui passe ! »
 Et murmure un fatha conjurateur du mal !

Au souffle de Schemal on la voit qui s'avance
 Très lentement. Ce n'est qu'un nuage d'abord...
 Hérarnat-el-Hamad fait sa route en silence,
 Une route sans halte, au gré des vents du nord.

Elle passe ; on la voit grandir dans l'étendue
 Et plafonner de ses palais le firmament ;
 Toute cette cité dans les airs suspendue
 Semble prête à crouler tumultueusement.

Elle passe ! À la voir marcher d'un bloc, il semble
 Que cet entassement de dômes et de tours
 Va soudain se disjoindre, et que la ville tremble,
 Mais elle doit durer jusqu'à la fin des jours.

À peine si l'on peut entrevoir ses merveilles ;
 Le regard hésitant parcourt sans s'arrêter,
 À travers des vapeurs pâles, roses, vermeilles,
 Plus de hauts monuments qu'il n'en saurait compter.

Tous les pays et tous les temps, la ville énorme
 Les ayant devinés ou les ayant compris,

Auprès du fronton grec se découpe la forme
D'une flèche gothique aux contours amaigris.

L'ordre est pourtant parmi ce colossal mélange ;
Les faites différents s'harmonisent entre eux
Et s'étagent avec une puissance étrange,
Larges et lourds, légers et grêles, et nombreux.

On ne sait sur quel fleuve ou sur quels noirs abîmes
Sont arc-boutés des ponts géants ; on ne sait pas
Quelles forces ont pu dresser si haut les cimes
Des obélisques roux que l'on voit de si bas.

Pylônes surmontés de tours à quatre faces,
Portiques arrondis, arcs triomphaux romains,
Murs d'église troués de multiples rosaces,
Ont rapproché là-haut leurs aspects plus qu'humains.

Colonnes de Karnak, pyramides d'Égypte,
Pagode aux pavillons jaunes, rouges et verts,
Temples chrétiens assis sur quelque obscure crypte,
C'est un fourmillement d'édifices divers !

Et par-dessus les murs, les tours, les colonnades
Que le soleil levant ou tombant vient rougir,
On croirait voir, avec d'éclatantes façades,
Les minarets du monde invisible — surgir !

Du haut des minarets, pareils à des statues,
Des muezzins muets lèvent les bras au ciel ;
Ils ont cette attitude et leurs voix se sont tues
Depuis qu'ils ont subi le courroux éternel !

Car c'est par un grand roi que fut un jour bâtie
Héramdat-el-Hamad, d'acier, d'argent et d'or,
Par un roi d'Yémen que le Seigneur châtie
Dans son œuvre, de son orgueil qui règne encor.

Ce roi voulut créer une œuvre vaste, telle
Que celle des sept jours fût peu de chose auprès,
Et que les humbles fils de sa race mortelle
Pussent monter au ciel comme par des degrés.

Mais Dieu, toujours jaloux de l'homme, en mauvais père,
Descendit tout à coup des mystiques sommets
Et commanda que dans des souffles de colère
Héramdat-el-Hamad fût errante à jamais !

Toulon, 1868.

XXXIV

PROMÉTHÉE FOUROYÉ

À J. MICHELET

Les mains, les pieds scellés durement à la pierre,
 Et le corps rejeté sur la roche en arrière,
 Tel Prométhée était cloué depuis longtemps.
 Les glaciales nuits et les jours éclatants
 Sans nulle trêve étaient venus, à tour de rôles,
 Fatalement peser sur ses fortes épaules,
 Et lui, sans s'émouvoir, comme oublieux des dieux,
 Suivait d'un œil toujours égal, au fond des cieux,
 Ces retours réguliers du soir et de l'aurore,
 Car la nuit Prométhée étudiait encore,
 Inquiet du secret des astres, sans sommeil,
 Mais paisible, certain de monter au soleil !
 Jupiter, ayant vu la paix de sa pensée,
 En trouva la grandeur de l'Olympe offensée ;
 Irrité d'un orgueil sans haine et sans courroux,
 Étonné du Titan majestueux et doux,
 À son vaincu tranquille il voulut apparaître
 Dans la gloire effroyable et suprême d'un maître.
 Donc, comme Prométhée immobile songeait,
 Des hautes profondeurs où son regard plongeait
 Il vit un jour sortir et descendre un nuage,
 Pareil à ceux qui font les éclairs et l'orage.

Les contours en étaient façonnés par le vent.
Or ce nuage noir, qui paraissait vivant,
Peu à peu grandissait et devint gigantesque ;
Puis, quand il eut couvert tout le firmament presque,
Jupiter, formidable, apparut au milieu.

Le Titan, lui, ne fut pas étonné du dieu !
Il n'a pas tressailli de terreur ; sa prunelle,
Où se réfléchissait la lumière éternelle,
Lorsque le dieu s'est mis par devant tout à coup,
Sans trouble, a reflété son ombre ; — et voilà tout.

Jupiter (qui n'est pas content !) peut croire à peine
Qu'il n'épouvante plus désormais l'âme humaine,
Même quand il veut bien se déranger exprès !
La colère envahit sa face par progrès ;
Il est tumultueux de menaces, et comme
Les pensers ont gardé dans le cerveau de l'homme
L'impassibilité sereine de ses yeux,
Et qu'il voit clairement cela, le roi des dieux
Sent la volonté naître en lui, lente et farouche,
D'écraser le Titan d'un seul mot de sa bouche,
Ou même de froncer seulement le sourcil !
Et le héros paraît inscient du péril ;
Tandis que Jupiter suit sa pensée, il pense
Très librement, le dieu dans la vapeur immense
Ne l'ayant pas ému plus qu'un spectre mouvant
Formé par quelque nue étrange, au gré du vent...
Il se dit, — cependant que la foudre s'apprête :
« Ce Jupiter terrible a vraiment l'air très bête !
Certes, sa barbe longue, admirable d'aspect,
Et son torse athlétique inspirent le respect !

Mars doit aimer beaucoup ce visage sans ride,
Ces gros genoux d'airain et ce regard stupide,
Et je comprends que l'on se courbe avec effroi
Sous le geste d'un tel colosse et d'un tel roi !
Du moins, il a choisi sagement son emblème,
Et cet aigle porteur de foudres, c'est lui-même !
Cet aigle au vol cruel, à l'œil dur, au front bas,
Et qui semble un penseur, et qui ne pense pas ! »

Ainsi rêve le grand martyr sur sa montagne.
Jupiter, que de plus en plus le courroux gagne,
A froncé son sourcil énorme ! À ce moment,
Tout surchargé d'éclairs, l'aigle a soudainement
Un sursaut inouï des deux ailes ensemble !
L'air tressaille. Le Ciel tout entier tremble. Il semble
Que, frappés de l'éclair qui luit et qui reluit,
Le pic et le Titan s'écroulent dans le bruit !

Mais le boiteux Vulcain, forgeron de la foudre,
Qui ne pouvait, touché de pitié, se résoudre
À clouer le géant sur la roche aux flancs durs,
Forge depuis hier des tonnerres moins sûrs,
Et, tandis que ces bruits d'écroulement s'apaisent,
Jupiter, entouré des foudres qui se taisent,
Voit le mortel vivant tout debout sur le mont !
Cependant il avait voulu l'atteindre au front !
Les carreaux n'ont pas fait leur devoir... au contraire !
Et le choc fanfaron d'un impuissant tonnerre
A fait voler, brisant le roc en forts éclats,
Les solides anneaux qui liaient aux deux bras
Le fier Titan, surpris de cette délivrance.

Jupiter un moment considère en silence
Prométhée à demi libre, et lui, d'une voix
Superbe, et se mettant, pour la première fois,
À rire, malgré lui, d'un prodigieux rire
Qui scandait à tout mot ce qu'il tentait de dire,
Et qui lui secouait le ventre, soulevant
Vers l'orage... (déjà fugitif dans le vent !)
Ses bras maigres où sont des empreintes de chaîne,
Lui, Prométhée, aïeul de la révolte humaine :
« Bien frappé ! cria-t-il ; va, continue ainsi !
Encore un coup de ton tonnerre ! — et grand merci ! »

Toulon, 1868.

XXXV

LES DERNIERS JOURS

Les derniers jours viendront. La fin de l'homme approche ;
La fine goutte d'eau creuse et perce la roche ;
Le temps est patient, et chaque jour qui fuit
Entraîne l'univers à l'éternelle nuit.
La face du soleil, sous sa tache qui bouge,
Un jour apparaîtra non plus blanche, mais rouge,
Tison mourant que la flamme n'égaiera plus.
Nos temps alors seront à jamais révolus.

Ô soleil ! par qui vit et revit toute chose,
Qui fais couler le sang, qui colores la rose,
Qui fais dans les forêts monter les sucres joyeux ;
Soleil, source de vie, enchantement des yeux,
Grâce et bonté du cœur, calme des consciences,
Toi, maître des mortels, seul espoir des semences,
Toi, consolation du mal et du sommeil,
Regret des moribonds, soleil, soleil, soleil !
Toi qui gis, dieu vivant, dans tout, par étincelles,
Toi qui, des profondeurs du ciel, sur nous ruisselles,
Déluge de rayons et d'éblouissements ;
Toi qu'on enferme et dont on fait les mouvements
Des navires de fer qui vont au bout du monde ;
Soleil, centre de la création profonde,
Tu meurs donc ! tu t'éteins !... Le soleil s'éteindra.

Donc, à quoi sert notre œuvre ? et, quand l'heure viendra
De périr sur la froide et ténébreuse terre,

Que seront nos travaux ? (redoutable mystère !)
Que nous importeront à nous, tremblants humains,
Les labeurs de l'esprit et le labeur des mains ?
Que nous importeront les splendeurs de nos rêves,
Quand le flot montera du noir, néant sans grèves ?

Je ne sais, mais je crois que jusqu'à ce moment
L'homme doit regarder sans peur le firmament ;
Je crois que, pour dompter l'ennui, l'homme sublime
Doit préparer sa proie à l'éternel abîme,
Et faire, en attendant les dieux, qu'il soit un dieu !
Et j'espère qu'au jour où s'éteindra le feu,
Après avoir aimé l'amour, vécu la vie,
Un dernier homme, à l'âme encore inassouvie,
Jusqu'au dernier instant calme et simple, debout,
Sur ce globe, au milieu des ruines de tout,
Comme un juste sans peur, sans reproche, sans haine,
Curieux d'assister à la fin souveraine,
Plus grand que ce désastre, en un dernier effort
Étudiera les lois qui régissent la mort.

La Garde, 1869.

LES APAISEMENTS

À MA SŒUR

*Tu me fus douce aux jours irritants de la peine,
Et je ne puis, après la révolte, ô ma sœur,
Dire l'apaisement, la bonté, la douceur,
Sans que ton nom chéri sur mes lèvres revienne !*

I

À MON GRAND-PÈRE

JACQUES AICARD

Après l'angoisse et les amertumes sans fond,
Et les chagrins d'amour que j'étouffe en moi-même,
Et les rébellions fatales qui me font
Contre l'airain du ciel heurter ma tête blême ;
Après les lents travaux sur les livres humains,
D'où l'on revient avec de la poussière aux mains,
Sans rapporter jamais le mot que l'on demande ;
Après les longs jours pleins de dégoûts et d'ennuis,
Les soirs de lassitude et ces terribles nuits
Où, la nuque en sueur et la prunelle grande,
Accroupi sur son lit, on voit avec effroi
La forme de son corps saillir sous le drap froid ;
Après les questions qu'on fait de sa fenêtre
Au ciel silencieux sur l'être et le non-être ;
Après les désespoirs que l'on souffre tout seul,
Je pense à vous souvent, souvent, ô mon aïeul !

Et je me dis : « Son cœur est en paix ; la sagesse
C'est d'amortir l'ardeur sourde de ma jeunesse ;
À quoi bon tendre ainsi mes bras au firmament ?
Le ciel ne daigne pas regarder seulement
La foule des vivants que sa lourdeur écrase !
À quoi me mènera mon éternelle extase ?
Vénus, du sein des flots, n'a surgi qu'une fois ;
Dieu ne parlera plus à l'homme avec la voix !

L'Amour et la Beauté sont morts ; va, pauvre artiste,
Referme tes deux bras vides ; sois calme et triste ;
Ne tente plus l'essor vers les dieux ; ils sont morts !
Ne perds pas vainement de précieux efforts ;
Ne lance pas en l'air une flèche inutile :
Ta colère elle-même est à jamais stérile ;
Croise tes bras, te dis-je, et garde dans ton cœur
Par-dessus tout le calme et le mépris vainqueur ! »
Mon père, et c'est ainsi qu'en voulant dans mon âme
Porter l'apaisement, je ravive la flamme.
Hélas ! j'ai beau songer à vous, mon père, à vous,
Qui souriez toujours, et dont l'œil reste doux
En regardant couler le torrent de la vie,
Je suis plein de regrets, d'amertume, d'envie !

Étoiles, oh ! pourquoi ne nous parlez-vous pas,
Ou pourquoi vos rayons descendent-ils si bas ?
Astres, vous donnez trop ou trop peu de lumière ;
Que chantez-vous, ô flots ? Serait-ce une prière
Que le vent du rivage apporte jusqu'à moi ?
Forêts, qui pleurez-vous ? gémissiez-vous d'effroi ?
Savez-vous le mystère ? est-il donc si terrible ?
Réponds, si tu m'entends, Nature ! es-tu sensible ?

Et tout reste muet ; père, apprends-moi comment
Tu regardes sans peur le profond firmament,
Les forêts et la mer, les hommes et les choses.
Ton œil tranquille et bon pénètre-t-il les causes ?
Connais-tu les effets à venir ? Saurais-tu
Distinguer à coup sûr le mal de la vertu ?
Réponds-moi, car je veux comme toi sur la terre
Ne plus meurtrir mes doigts aux portes du mystère ;

Car je veux, jeune ou vieux, sans haine et sans remords,
Me coucher doucement dans la couche des morts !

Paris, 1868.

II

Les nuages ce soir, à l'occident vermeil,
 N'étaient pas des festons légers où le soleil
 Pût paraître à travers les trous des broderies ;
 Les ombres s'étendaient longues dans les prairies
 Et la colline était toute rose au sommet ;
 Un superbe édifice au-dessus se formait
 Avec l'entassement innombrable des nues
 Par groupes, à pas lents, de toutes parts venues ;
 Le vent changeait, tantôt du sud, tantôt du nord,
 Tantôt de l'est, menant leur troupeau sans effort
 Comme Hercule pasteur aurait pu le conduire ;
 Le murmure de tout chantait comme une lyre,
 Et l'on pouvait, l'esprit par cet hymne bercé,
 Aller bien loin, de songe en songes élané,
 Et voici : je rêvais des insurgés sublimes
 Jaloux d'escalader d'un élan les abîmes
 Du firmament, tout plein de courroux et de cris ;
 C'était une révolte étrange des esprits
 Contre le Créateur muet de toutes choses ;
 Puis, je vins à penser que ces nuages roses
 S'entassaient comme Ossa sur Pélion jadis,
 Mais que tous les géants, tous les titans hardis

AICARD (Jean), *Aimer-Penser*. Daté à la fin « La Garde. 29 août 67 ».

Allusion aux frères jumeaux Otos (« Oiseau de nuit ») et Éphialtès (« Cauchemar »), également nommés les Aloades du nom d'Aloée leur père nourricier, deux géants qui, à l'âge de neuf ans, empilèrent le mont Ossa sur le mont Olympe, puis le mont Pélion sur le mont Ossa pour monter jusqu'au ciel.

Ont en vain menacé le ciel sombre d'orages...
Les Ossas ont croulé pareils à des nuages !

La Garde, 1867.

III

MISERERE

Ayez un peu pitié de nous, Esprits de l'ombre,
Esprits du ciel, Esprits qui passez dans les vents,
Détités qui planez plus haut que l'homme sombre,
Ayez pitié, pitié de nous, pauvres vivants !

Esprits, nous ignorons quelle angoisse est la vôtre,
Quelles chauves-souris volent dans votre azur,
Mais, oh ! dites, quel mal plus rude que le nôtre,
Quelle plus morne veille et quel rêve plus dur !

Vous, les destins meilleurs, vous qui jadis, peut-être,
Sur terre avez vécu votre vie à genoux,
Qui savez le secret de mourir à renaître,
Ô les élus, ayez pitié, pitié de nous !

Si nous sommes mauvais, est-ce bien notre faute ?
Nous traînons notre corps comme un pied le boulet ;
Nos regards sont bornés, mais notre âme est très haute,
Et notre amour est beau quand notre cœur est laid !

Si parmi vous, Esprits du ciel, il est un juge,
Ou si l'on doit monter encor pour approcher
De Celui qui fit l'homme et qui fit le déluge,
Et que, depuis, le monde est lassé de chercher,

AICARD (Jean), *Hommes et Choses* : une ébauche.
AICARD (Jean), *Aimer-Penser*. Poème non daté.

Eh bien, dites-lui tout, vous qui voyez nos joies !
Vous qui voyez de près nos malédictions,
Qui comptez les vautours' et qui comptez les proies !
Vous qui savez quel sang coûtent nos passions !

Dites-lui : « Seigneur Dieu, l'homme agit mal sans doute,
Mais la chair a ses droits fatals, et, Dieu puissant,
Les désirs embusqués au détour de la route
Comme larrons de nuit assaillent le passant ! »

Parlez-lui, parlez-lui beaucoup, pour qu'il s'apaise ;
Dites-lui : « Vous semez des embûches partout.
L'homme qui tombe là, Seigneur, n'est pas bien aise
De sentir le terrain s'effondrer tout à coup ! »

Esprits, nommez à Dieu, par leurs noms, tous les crimes ;
Nommez tous les bûchers, nommez toutes les croix !
Nommez-lui les bourreaux, nommez-lui les victimes,
Afin qu'il soit clément et qu'il fasse son choix !

Esprits, ayez pitié du voyageur en marche,
Qui va, seul, à travers les monts, quand il fait noir ;
Ayez encor pitié des insulteurs de l'arche,
Ayez enfin pitié des amants sans espoir !

Écoutez les sanglots nombreux de nos poitrines ;
Nos yeux ont désappris le sommeil jeune et doux...
N'oubliez pas de dire au Maître, âmes divines,
Que les mauvais sont les plus à plaindre de nous !

1^{er} novembre 1867.

IV

À LA MUSE

Muse, dont l'amour chaste et profond me pénètre,
Je crois en toi ! Tu vis, je le sais, j'en suis sûr ;
Blanche dans les longs plis d'une robe d'azur,
Que de fois je t'ai vue, ô Muse, m'apparaître !

C'est parfois vers le soir, quand les contours de tout
Voilent leur dureté sous les vapeurs du songe,
Que, sur une nuée obscure où mon œil plonge,
En souriant tu viens à moi, grande et debout.

Parfois, ta forme sort des ombreuses feuillées ;
Parfois des eaux d'un lac qui flamboie au soleil ;
Près de mon lit souvent tu viens, à mon réveil,
Me regarder avec tes prunelles mouillées ;

Muse, tes pleurs amis m'ont consolé souvent ;
Ta divine pitié m'a donné sa caresse...
Si je ne suis pas mort à force de tristesse,
C'est que tu vis ! Tu vis, puisque je suis vivant.

Paris, 1868.

V

LE BOIS

À HENRI GROUSSET-BELLOR

Viens, ô Muse, avec moi. Je sais sur la falaise
Un petit bois humide où verdit le mélèze
Et le pin résineux pleurant sa sève d'or ;
C'est l'heure matinale où tout sommeille encor ;
La fraîcheur qui dans l'air courait limpide et douce
Va pleuvoir lentement en perles sur la mousse ;
Viens, j'aime à m'enfoncer très avant dans ce bois ;
L'harmonieux silence y prend comme une voix
Pour expliquer la vie à mon âme immortelle ;
Viens, on y sent flotter dans l'ombre maternelle,
Dans l'entrelacement nuptial des rameaux,
Le pollen de la fleur et le nid des oiseaux ;
Viens voir l'éclosion de tout ; le printemps couve ;
C'est l'heure et le moment ; viens, quelquefois on trouve
(Déjà du moins, sans les chercher, j'ai vu souvent
Dans ce bois, à l'abri du soleil et du vent),
Comme deux papillons jumeaux à l'aile blanche,
Les quatrains d'un sonnet au cœur d'une pervenche !

La Garde, juin 1868.

VI

EAUX DORMANTES

Si l'étoile Vénus n'est pas levée encore,
 Levez-vous et marchez à travers le printemps ;
 Des souffles maternels épars dans l'air sonore
 Font éclore la vie au bord des bleus étangs.

Au bord des étangs bleus comme l'azur limpide,
 Allez à pas muets, si les gammes du vent
 Ne courent pas sur l'onde et sur la berge humide
 Comme des doigts nombreux sur un clavier mouvant.

Allez, si l'orient lointain blanchit à peine,
 Si l'immense soleil n'étale pas encor
 Sur le miroir de l'eau cristalline et sereine
 L'éblouissant faisceau de ses mille traits d'or.

Allez, et vous pourrez, en écartant les branches
 Des saules gracieux ou des verts tamaris,
 Les rubans de marais veinés de lignes blanches,
 Et les brins enlacés du jonc et de l'iris,

Vous pourrez entrevoir, toute nue, et pareille
 À quelque Ophélie fermant ses yeux mourants,
 La nymphe des beaux lacs paisibles, qui sommeille
 Dans son lit virginal d'acores * odorants !

La Garde, juin 1868.

* Acore odorant (*acorus calamus*) : jonc odorant, également nommé « roseau aromatique ».

VII

L'ONDE

L'amoureux tout rêveur volontiers dans ses rêves
 Marche au bruit argentin des rives et des grèves ;
 C'est que le bruit du flot c'est un bruit de baiser,
 C'est qu'au bord des ruisseaux l'oiseau vient se poser
 Souvent, et que l'oiseau comme l'âme a des ailes ;
 C'est que l'arbre plus vert, sous ses feuilles nouvelles
 Y cache plus de nids, confident scrupuleux ;
 C'est qu'on y voit encor les derniers oiseaux bleus,
 Pêcheurs teints de l'azur où leur plumage plonge ;
 C'est que l'esprit y voit, à la faveur du songe,
 La liane aux cheveux qui trempent dans les eaux
 D'un fol embrassement étreindre les ormeaux ;
 C'est que les anciens avaient vu dans les ondes
 Tout un peuple aux yeux bleus de jeunes vierges blondes !

Elles y sont encore, invisibles pour nous.
 L'onde aux reflets de ciel, c'est la femme aux yeux doux ;
 Un beau jour de printemps l'eau pure est toujours belle ;
 Le jeune homme est troublé quand il passe près d'elle :
 Sa lèvre a bientôt soif de sa limpidité ;
 Il s'en rapproche alors, et, près d'elle arrêté,
 Retenu d'une main à quelque longue branche,
 Sur elle avec lenteur pour y boire il se penche...
 Il boit, et son désir vague en est augmenté ;
 Ce frais et pur baiser ne l'a pas contenté,

Et l'envie est venue à son corps qui palpite
D'y plonger tout entier... l'onde en chantant l'invite ;
Et voici que, tout nu, le nageur frémissant
Se livre au flot tiédi qui ranime son sang ;
Il est enveloppé par l'onde féminine ;
Sa joie en cris s'échappe, et l'eau sur sa poitrine
Frissonne, et par les jeux de la vague excité,
Le bel adolescent, ému de volupté,
Veut étreindre à son tour cette onde qui le presse,
L'envelopper aussi d'une immense caresse,
Et la saisir enfin tout entière en ses bras ;
Mais elle fuit alors, s'échappe, ne veut pas,
Glisse quand il la prend, mais pourtant amoureuse
Toujours l'enlace et chante avec sa voix heureuse,
Et, femme qui résiste et consent tour à tour,
Mêle un regret charmant à ce bonheur d'amour !

Toulon, 1870.

VIII

Dès que l'aube au-dessus des collines émerge,
Le matin rougissant et blanc comme une vierge,
Chaste et naïf comme elle et comme elle voilé,
S'en va parmi les fleurs d'avril. Étant ailé,
À peine il fait fléchir les tiges qu'il effleure.
Hâtez-vous, car il va s'éloigner tout à l'heure
Pour d'autres pays moins fréquentés du soleil.
Hâtez-vous, car voici que les nids au réveil,
Sous le regard du dieu charmant, chantent l'aurore.
Hâtez-vous, car la fleur est déjà près d'éclore ;
Allez, — vous ne pourrez pas voir le dieu Matin,
Mais dans l'air parfumé de lavande et de thym
Vous sentirez flotter son ineffable haleine,
Et, le cœur débordant comme une coupe pleine,
Comme l'arbre et la fleur troublé d'un vague amour,
Vous serez bienheureux et calme — jusqu'au jour !

Toulon, 20 janvier 1869.

IX

J'ai marché ce matin sur tes plages fleuries,
Et des parfums si purs me venaient des prairies,
Les grands pins s'agitaient si murmurants dans l'air,
Et ton sein palpait tellement, blonde mer,
Sous les vents printaniers chargés de senteurs douces ;
Un tel bonheur épars circulait dans les mousses
De tes vieux rocs surpris d'un renouveau pareil ;
De si molles clartés descendaient du soleil ;
Ta voix disait si bien les plus suaves choses
Et l'insecte de nacre au sein des fleurs écloses
Se berçait si joyeux, immobile et pâmé ;
Tant d'amour m'entourait... que je me crus aimé !
Et, le cœur gros d'espoir, à chaque bruit : « C'est elle ! »
Disais-je, « la Vénus, la Muse, l'Immortelle ! »
Près de moi, loin de moi je fixais tour à tour
Les regards, comme on fait aux rendez-vous d'amour...
Et j'espérai longtemps ainsi, l'âme éperdue,
Une vague beauté... vainement attendue !

Toulon, 1869.

X

ROSÉE

À MAGDELEINE AICARD.

Une fine vapeur s'élève vers l'aurore,
Transparente, et que l'air étincelant colore ;
Elle est blonde à la fois et bleue, et l'on dirait
Que l'âme de la mer, des prés, de la forêt,
De la plaine et du mont, des flots et de la grève,
La grande âme de tout, flottante dans un rêve,
Amoureuse du fier soleil, monte vers lui.
On voit cela dès qu'un rayon de l'aube a lui ;
Mais, hélas ! le soleil est loin ; dans l'étendue
La vierge vapeur reste un moment suspendue ;
Elle ne peut monter bien haut, et, plus ardent,
Pour elle sans pitié, pour d'autres fécondant,
Le soleil de ses traits ennemis la transperce ;
Elle alors par degrés s'efface, se disperse,
Et partout, sur les rocs ainsi que sur les fleurs,
L'immense amour finit par se résoudre en pleurs !

XI
L'ÂME

À SULLY PRUDHOMME

L'âme est en nous gênée, immobile, plaintive ;
Son aile est repliée, — hélas ! et s'il arrive
Parfois que le regret du ciel éblouissant
La prene, et que l'essor la tourmente, elle sent
Se rétrécir soudain la geôle accoutumée,
Et c'est comme un oiseau dans une main fermée.

Paris, 1868.

XII

J'ai suivi du regard le vol d'une hirondelle,
Et, très loin dans l'azur, chaque battement d'aile,
Que je n'entendais pas, figurait à mes yeux
Les signes longs ou brefs d'un rythme harmonieux.
Après des coups pressés comme des cris de joie,
Le vol s'apaise, l'aile entière se déploie
Immobile, et bientôt l'andante grave suit
L'allegro palpitant qui faisait plus de bruit...

L'insecte d'or aimé de Platon, la cigale,
Varie ainsi le vol de sa strophe inégale ;
Sa voix vibrante monte, et puis, subitement,
Dans une même note elle plane un moment.

Paris, 1868.

Poème publié dans : *Le Parnasse contemporain*, volume II,
page 253. Sous le titre : *Vol d'hirondelle*.

Repris dans : *Poèmes de Provence*, 1/ 1873, page 175.

XIII

CHANT D'OISEAU

À FRANÇOIS DOL
auteur des *Merles*

Quand l'oiseau chante, il est inspiré ; nul poète
N'oserait copier ses mouvements de tête ;
Il lance ses regards vers la clarté du jour,
Tourne sa tête à droite, à gauche tour à tour ;
Il gonfle son gosier ; sa plume se soulève,
Et sa pose, aussi bien que son chant, fait qu'on rêve ;
Son aile est frissonnante et s'entrouvre parfois ;
Il semble que, ravi de l'essor de sa voix,
Il veuille accompagner ses notes dans l'espace ;
Il se tait, recommence, et le rêveur qui passe,
S'arrêtant, cherche à voir le doux musicien.
Je t'ai surpris souvent, chanteur aérien ;
Souvent pour t'épier marchant avec mystère
Je t'ai vu perché haut, dans un bois solitaire,
Parmi les fleurs d'avril et ses feuillages verts,
Ou sur un noir rameau tué par les hivers ;
Je t'ai vu voltiger en chantant sur la branche,
Comme fait une main sur une touche blanche ;
Tu palpites, tu vas et tu viens ; l'on dirait
Que tu tiens à toi seul l'orgue de la forêt !

Toulon, 1869.

XIV

TANTALIDES

J'entrai dans ces jardins beaux quoique réguliers,
Où sont des faunes vieux, graves, vêtus de mousse,
Et dans les taillis noirs des oiseaux par milliers ;
Là, je vis une chose à la fois triste et douce...

À fleur de terre s'ouvre un bassin ; du gazon
Tout autour ; au milieu, riante, une corbeille
D'où retombe à longs jets la molle feuillaison
D'une liane. C'est midi. Le jour sommeille.

On entend, monotone et calme sous les cieus,
La respiration de toute l'existence ;
Seule, l'eau, goutte à goutte, en couplets gracieux,
Coupe cet éternel murmure du silence.

Un ramier dans l'air chaud glisse ; il plane, indécis,
Sur la berge de marbre, un moment, et s'y pose ;
Aussitôt il en vient deux, quatre et cinq, puis six,
Beaucoup, sur ces bords blancs poser leur patte rose.

Poème publié dans : *Le Propagateur du Var*, année 1868, pages 659-660.
Tantale tua son fils Pélopes et servit sa chair en repas aux dieux venus banqueter chez lui. En punition de ce forfait, il fut précipité dans le Tartare et condamné à souffrir éternellement de la soif et de la faim : de l'eau fraîche, des mets succulents et des fruits étaient disposés à portée de sa main mais disparaissaient dès qu'il voulait s'en paître.

Tous, ils sont accourus pour boire aux claires eaux ;
Aux bleus ramiers bientôt se sont mêlés des merles :
La vasque est ronde, et c'est comme un collier d'oiseaux
Où parmi les gros grains sont de petites perles.

Ils ont bien soif ! Leurs becs charmants sont entr'ouverts ;
Mais, longtemps, attentifs au chant de la fontaine,
Ils paraissent ravis de voir les festons verts
Des lianes tremper dans la coupe mi-pleine...

Enfin l'un se décide à boire, et, ravissant,
Vers l'eau qui le reflète avec lenteur se penche ;
On croit voir, près d'unir leurs becs en frémissant,
Deux oiseaux amoureux sur une même branche.

Il se penche, il se penche encor... l'eau semble fuir !
Tout à coup, sur le bord lisse et frangé d'écume,
Il va glisser !... L'oiseau, prompt à se soutenir,
Ouvre l'aile, et dans l'eau baigne un bout de sa plume !

Chacun tente le sort méchant, et, tour à tour,
Chacun, près de tomber, d'un coup d'aile s'enlève,
Puis revient là, pareil à ceux qui, tout un jour,
Attendent le vaisseau regretté sur la grève !

Ils ont pu seulement effleurer le flot bleu,
En faire rejaillir des gouttes sur le marbre,
Et du moins sur ces bords mouillés, sentir un peu
La fraîcheur qui n'est plus dans les feuilles de l'arbre.

Ils regardent d'un œil empli d'étonnement,
Sans comprendre pourquoi l'eau limpide est si basse ;

Innocemment surpris d'éprouver ce tourment,
Ils n'ont pas de révolte et souffrent avec grâce !

Paris, 1867.

XV

Je connais un ravin plein d'oiseaux et de chants
Où les midis sont frais ainsi que des couchants ;
Là, ni chien ni chasseur ; un rossignol l'habite ;
Tout au fond, l'on entend comme un cœur qui palpite :
C'est la source, c'est l'eau, c'est la vie en effet,
L'eau par qui croît la branche et la feuille se fait ;
J'y porte quelquefois un livre ; avec extase
J'y rêve au bruit que font les quatre ailes de gaze
De quelque libellule au fin corselet vert ;
À tout passant ce doux réduit n'est pas ouvert ;
On ne voit pas de loin ses buis, son aubépine :
Il faut arriver près, pour savoir ma ravine !

Toulon, 1867.

XVI

Le cœur de l'enfant c'est la source inexplorée
Qui se cache parmi des branchages menus ;
Les oiseaux discrets seuls encore sont venus
Tremper leurs becs charmants dans cette onde ignorée...
Qu'un passant la découvre, il plongera sa main
Dans cette onde limpide, hélas ! et bientôt noire ;
Ton cœur, jeune homme, est la source où chacun vient boire
Sans soif et sans souci de la soif de demain.

1867.

XVII

LA MER

À J. AUTRAN

Oh ! chante encor ! chante, je rêve.
Fais ta musique, vaste mer,
Et sur la grève
Pousse à temps égaux ton flot clair.

Chante, murmure, je t'écoute
En regardant les fiers vaisseaux
Creuser leur route
Sur la profondeur de tes eaux.

Chante, ton harmonie est grande.
À ton horizon solennel
L'homme demande
Le mot du secret éternel.

À grand bruit pousse sur la terre
Les galets qui redescendent,
Et, sans se taire,
Dans ta vague retourneront.

AICARD (Jean), *Aimer-Penser*. Poème non daté.
Ne pas confondre avec un poème de même titre du 15 octobre 1866 (Incipit : « Concert prodigieux des ondes et des pierres ! ») et dédié à Jules Michelet, que l'on trouve dans les recueils manuscrits de l'auteur (*Mes vers d'enfant*, pages 19-20 ; *Flux et Reflux*, LXXXIII, pages 167-168) ; et dans *Les Jeunes Croyances*, IV, XV, 127-128.

Fais ton monotone murmure,
Monotone comme les cieux
Et la nature,
Ton murmure mystérieux.

La falaise souvent s'écroule ;
Les arbres n'y sont pas debout :
C'est que ta houle
Et ton murmure attirent tout.

Dans tes vagues qui se replient
Les reflets miroitant des cieux
Se multiplient,
Et tous ces rayons sont tes yeux.

Tu resplendis, tu nous fascines,
Et nous admirons tes chansons,
Et toi tu mines
Les choses que nous bâtissons.

Tes vagues nous donnent des perles
Dont les nacres sont les écrins,
Mais tu déferles,
Et tu nous prends barque et marins !

Orageuse ou calme, tu grondes ;
On entend retentir de loin
Tes eaux profondes
Que nos rumeurs n'émeuvent point.

Ô vie ! ô mort ! ô destinée !
Comme tes vagues tour à tour

L'an sur l'année
Retombe, et sur le jour le jour !

Notre vie a ton amertume ;
Nous ramons, et ne faisons rien
Qu'un peu d'écume,
Incertains du mal et du bien !

Et je dis que tout est étrange,
Que Dieu gardera ses secrets !
Rien ne dérange
La fixité de ses décrets.

Je dis avec mélancolie
Qu'il faut tes perles et tes chants
Pour qu'on oublie
Combien tes flots nous sont méchants...

Et je dis qu'il faut des artistes
Pour consoler l'humanité
Des choses tristes,
Par l'harmonie et la beauté.

Ô vaste mer, chante ! je rêve !
Fais résonner tes claires eaux,
Et sur la grève
Pousse ta vague à temps égaux !

Toulon, 1869.

XVIII**VENT DU LARGE**

Vers le soir, en été, je gagne la falaise ;
La grande mer m'attire, ou paisible ou mauvaise,
Et, debout, regardant fuir au loin les vaisseaux,
J'aspire un air chargé du fort parfum des eaux ;
Ô cieux, ô flots, je mêle à votre azur mon âme ;
Alors, douce à mon front comme un soupir de femme,
Votre brise amoureuse, ô mer, ô firmament,
À longs plis fait sur moi flotter mon vêtement,
Et, rêveur, oublieux des misères souffertes,
Il me semble que j'ai deux ailes tout ouvertes !

1868.

XIX

LES VIEUX VAISSEAUX

Je regrette les vieux vaisseaux dont la voilure,
Large et lourde, pendait du faite au pied des mâts,
Et leurs pesants rouleaux de toile, dont l'amas
Faisait fléchir l'antenne à l'immense envergure.

La marche du meilleur navire était peu sûre :
On dépendait du temps, des saisons, des climats ;
On restait immobile aux jours des calmes plats
Et parfois on errait longtemps à l'aventure.

Mais ils étaient si fiers les fins voiliers, si beaux,
Quand leurs voiles claquaient comme de grands drapeaux,
Puis s'enflaient tout d'un coup, souveraines et rondes !

L'ombre autour d'eux tombait en longs plis sur les eaux,
Et les voiles semblaient dans leurs courbes profondes
Porter en soupirant l'espoir de nouveaux mondes !

Toulon, 1869.

Poème publié dans : *Le Parnasse français contemporain*, Marseille, imprimerie typographique Clappier, 1869, 1^{re} livraison, page 11 ; *Le Carillon, journal artistique et littéraire*, 1^{re} année, n° 8 du dimanche 19 décembre 1869, page 1, colonne 3.

XX

LES PETITS BATEAUX

Dédaigneux des jouets de filles,
Les petits garçons bravement
Lancent de charmantes flottilles
Sur les eaux du bassin dormant.

Moi, l'exilé plein d'amertume
Et d'irrésistibles regrets,
Je regarde parmi l'écume
Circuler les mignons agrès ;

Oh ! comme les petites lames
Balancent le navire lent !
L'air palpite ; les oriflammes
Vibrent au bout du mât tremblant.

On entend clapoter la vague
Et la voilure des vaisseaux,
Et c'est comme un bruit d'ailes vague
D'un vol invisible d'oiseaux.

Parfois sur le lac sans colère
Où ces barques font leurs sillons
Passe, reflété par l'eau claire,
Un couple de blancs papillons.

AICARD (Jean), *Mes vers d'enfant*, page 39. Poème non daté.
Poème publié dans : *L'Écho du Var*, 5^e année, n° 236, dimanche
1^{er} novembre 1868, page 3, colonne 3.

Témoin curieux, sur la grève,
Immobile, je suis des yeux
(Effrayé du vent qui s'élève)
Les navires harmonieux.

Ils partent. L'air bombe les voiles ;
Et je plains les pauvres marins
Qui ce soir peut-être, aux étoiles,
N'auront pas des flots si sereins !

Et je me dis : « Dans les cordages
De ces vaisseaux là-bas, je vois
Le mouvement des équipages ;
J'en distingue presque les voix !

« L'éloignement les fait paraître
Petits, mais je sais ce qu'ils sont !...
J'en connais quelques-uns peut-être
De ces matelots qui s'en vont ! »

Alors, à l'ennui que j'éprouve
Se mêle dans mon cœur charmé
Du bonheur, puisque je retrouve
L'horizon du pays aimé ;

Et, très grave, assis sur la pierre,
Je prête aux deux papillons blancs
Qui s'ébattent dans la lumière,
L'envergure des goélands !

Paris, 1868.

XXI

UN RETOUR

À F. MIREUR

De savants médecins dirent à cette mère :
« Il faut à votre enfant l'air libre, l'air salin » ;
Et la mère a conduit son petit orphelin
Devant cet Océan où disparut le père.

Le flot prit son navire, une nuit de colère,
Avec tout l'équipage, en un pays lointain ;
C'est le cœur de regrets et d'espérance plein
Qu'elle fait à son fils boire la brise amère.

Son regard sur l'enfant s'arrête avec amour,
Puis il poursuit là-bas le songe du retour
Qu'elle sait inutile et qu'elle fait quand même...

Alors, pris de pitié, Dieu sur l'enfant qui dort
Souffle, et les vents marins au petit être blême
Rendent joyeusement l'âme du père mort.

Toulon, 1869.

XXII

L'ÎLE INCONNUE

Veux-tu partir, dis-moi, pour une île lointaine
Que je ne connais pas, mais que je vois souvent
En rêve, et que la mer de son azur mouvant
Étreint en lui chantant une strophe incertaine ?

Nous nous embarquerons dans une barque pleine
De tapis et de fleurs, un jour, par un bon vent,
Et nous répéterons, étendus à l'avant,
Les longs baisers nombreux du flot à la carène.

Qu'importent les écueils ? qu'importe le danger ?
Ce sera si charmant d'aller, de voyager
Sous le blanc parasol formé par notre voile !

Et qui sait ? à défaut d'île, à défaut de port,
Peut-être qu'engloutis sous l'azur par la mort
Nous pourrons aborder ainsi dans quelque étoile !

Paris, 1869.

XXIII

C'est une impression connue et toujours douce
Que vers le soir, parmi les rocs verdis de mousse,
À l'instant où le vol des oiseaux redescend,
Où l'air moite est chargé d'un parfum tout-puissant,
Où le bruit qui s'apaise est fait de rêverie,
Où la montagne, et la forêt, et la prairie
Semblent vivre et pousser comme un profond soupir,
Pour mieux comprendre tout on voudrait bien mourir !

La Garde, 1868.

XXIV

Je m'épris d'une étoile, un soir ; à l'horizon
Elle touchait la ligne extrême d'une cime ;
Je m'énamourai d'elle, et, perdant la raison,
À sa poursuite j'ai gravi le mont sublime !

Et lorsque j'eus gagné les hauteurs, je pus voir
De l'homme au ciel astré la distance éternelle,
Et depuis que je sais mon rêve sans espoir,
D'interminables pleurs tremblent à ma prunelle.

Je ne regarde plus les étoiles, sachant
Qu'elles me railleraient parce que j'en aime une,
Et je pleure, et je dis ma tristesse en marchant
Dans les prés, par les soirs sereins, au clair de lune ;

Étoiles, vous avez des rayons blancs et froids ;
Votre virginité calme et pure me glace ;
Vous me faites souvent des nuits pleines d'effrois ;
Votre regard est un long regret qui me lasse ;

Étoiles, je compare à quelqu'une de vous
La femme inaccessible à l'espérance même,
Qui n'a que des regards méchants dans ses yeux doux,
Et qui fait son chemin sans se douter qu'on l'aime.

Paris, 1868.

XXV

Celle que j'aime est une étoile. Ses grands yeux
Ont le scintillement paisible des beaux astres ;
Rien qu'à la voir on rêve un palais dans les cieux
Avec un trône d'or vierge et de bleus pilastres.

Celle que j'aime est une étoile. Dans ma nuit
Pour marcher droit je n'ai que sa lumière blonde ;
Moi qui marchais hier comme un larron s'enfuit,
Je sens le doux éclat de l'espoir qui m'inonde.

Celle que j'aime est une étoile. Au haut de l'air
Je veux monter d'un bond avec des ailes d'aigle,
Et par les astres d'or passer joyeux et fier
Comme le moissonneur parmi ses champs de seigle.

Celle que j'aime est une étoile... Le frisson
Des vastes nuits d'été me pénètre les moelles ;
Les aigles ont leur nid ; les faucheurs leur moisson,
Ah ! mais qu'elles sont loin de l'homme, les étoiles !

Paris, 1868.

XXVI

Je t'aime doucement, comme j'aime les fleurs ;
Je suis sans passion ; je suis plein de tendresse ;
Quand je suis loin de toi, mes yeux n'ont pas de pleurs,
Et j'aspire ton souvenir avec paresse.

Je t'aime doucement, et mon cœur ne bat pas
Plus vite quand je vois ta beauté m'apparaître,
Et que tu sois très proche, ou que tu sois là-bas,
Le même calme inaltérable est dans mon être.

Je t'aime doucement ; je t'aime sans désir ;
Je rêve sans frissons au baiser de ta lèvre :
Je n'ai ni vif chagrin par toi, ni vif plaisir,
Et mon amour est la langueur, et non la fièvre.

Or si je suis ainsi, tu connais bien pourquoi :
La résignation m'a fait cette attitude ;
Certain de ne pouvoir jamais atteindre à toi,
Je me suis fait du désespoir une habitude.

Paris, 1868.

XXVII

La femme que j'aurais voulue, et que j'espère
Toujours, certain pourtant qu'elle ne viendra pas,
M'aurait, encore enfant, tendu ses petits bras,
Et telle je l'aurais demandée à son père.

Et dès lors attentif à ce que rien n'altère
Cette esquisse du ciel s'achevant ici-bas,
J'aurais dit : « C'est par moi, Femme, que tu seras !
« Tu seras Femme un jour, frêle ébauche de terre ! »

Et j'aurais pris l'enfant, et dans son cœur charmant,
(Expliquant chaque chose en causant doucement),
J'aurais avant l'amour jeté toute mon âme !

Et plus tard, pétrissant sa chair entre mes doigts,
Il m'eût semblé, rival des dieux, roi de ces rois,
Statuaire suprême, avoir fait cette femme !

Paris, 1868.

XXVIII

SOLEIL COUCHANT

Elle disait toute joyeuse :
« Regarde la splendeur du soir !
Comme la mer est radieuse,
Et comme l'orient est noir !

La vague vive, blanche et blonde,
Semble une sirène chantant,
Et l'on voit la gâité de l'onde
À l'éclat du flot miroitant ;

Les hauts pins, en nombreuses hordes,
Vibrent sous le frisson des airs,
Grandes lyres à mille cordes,...
Et l'on voit le ciel au travers !

Le ciel est bleu ; le ciel est rose ;
Il est d'or à reflets d'argent ;
Et la lune pâle à peine ose
Se risquer dans l'azur changeant !

C'est de la pourpre et de la gaze ;
Une tenture de velours
Que les archanges dans l'extase
Tissent avec les anciens jours...

Et voici qu'une claire étoile
Dans la broderie apparaît...
Avec un pan de cette toile
Quelle belle robe on ferait ! »

La Garde, 1867.

168

XXIX

LA FANTAISIE

Je baise tes pieds nus, charmante Fantaisie,
Tes pieds roses et nus qui n'ont jamais marché ;
J'aime l'air frémissant par tes ailes touché,
Sœur cadette de la divine poésie.

Le vent froid du réel ne t'a jamais transie ;
Ton petit cœur d'enfant dans la joie ébauché
N'a jamais pu souffrir, n'ayant jamais péché ;
Seuls, de jeunes élus dans leurs bras t'ont saisie !

Vierge aux regards bleu-ciel, aurore de printemps,
Premier espoir doré des êtres de vingt ans,
Tu prends au gré de tous les traits que l'on préfère ;

Ô consolation des ennuis d'ici-bas,
Douce est ta blanche main, et ta voix est légère,
Et les hommes mauvais ne te connaissent pas.

Toulon, 1869.

169

XXX

Je glissai d'un air innocent
Près du sien mon pied frémissant ;
Nous voyagions en diligence ;

Et longtemps (je m'en souviens bien)
Mon pied resta tout près du sien :
Nous gardions tous deux le silence.

Puis, comme sans le faire exprès,
Je mis ma main tout près, tout près,
Près de sa main douce, en silence.

Or mon doigt toucha son doigt fin
Longtemps, si longtemps qu'à la fin
Nous nous comprîmes en silence ;

Et ma lèvre alla se poser
Sur sa lèvre pour un baiser,
Le baiser qu'on donne en silence ;

L'un contre l'autre, palpitants,
Nous restâmes ainsi longtemps...
Nous voyagions en diligence.

Paris, 1868.

XXXI

DON JUAN

Un amour de Don Juan durait à peine un jour ;
Le matin, comme on voit sur les monts l'aube éclore,
Tu surgissais en lui, première et fraîche aurore,
Jeune fille aux yeux clairs, ô son unique amour !

À midi, le soleil, même au printemps, est lourd...
Tu lui pesais déjà, bien qu'admiration encore,
Et l'amour de Don Juan qui criait : « Je t'adore ! »
Par degrés déclinait, déjà sur le retour.

Le soir venait, doré, lointain, splendide et triste ;
Don Juan te contemplait, calme comme un artiste,
Et posait sur ton front de longs baisers d'adieu ;

Et quand montait la nuit, fourmillante d'étoiles,
Nul n'aurait pu compter sous leurs ténébreux voiles
Les amours de Don Juan ni les astres de Dieu !

La Crau, 1869.

XXXII**VERS ARABES**

Je n'ai pas oublié qu'un soir ma bien-aimée
Dont l'haleine paisible a la douceur du miel,
Belle comme un beau clair de lune au fond du ciel
Vint, et me dit avec sa parole embaumée :

« Je suis à toi, prends-moi, presse-moi dans tes bras ;
Ne crains pas qu'un regard de jaloux nous surprenne ;
Tout ce que tu voudras tu l'obtiendras sans peine,
Et tout ce que ton cœur désire, tu l'auras. »

Et je lui dis : « Ta robe, ô ma douce espérance,
Ta robe m'est un voile importun : ôte-la ! »
Je demeurai tremblant dès que j'eus dit cela,
Et puis je dénouai quelques nœuds en silence...

Car je n'aimai jamais, je n'aime point à voir
La fleur dans le bouton ni l'œil sous la paupière,
Et je suis attristé quand ta blanche lumière
Se voile d'un nuage, ô lune, astre du soir !

1868.

XXXIII

BIBLIOGRAPHIE

J'ai beaucoup aimé ; je ferais un livre
De tous mes amours collationnés ;
Mais pour qu'au public jamais je le livre,
J'ai vraiment trop peur qu'on me rie au nez.

On sait que l'amour a, comme autre chose,
Sa règle et ses lois : il est très divers.
L'amour est souvent de la simple prose ;
J'eus toujours le tort de le faire en vers.

Mon premier amour fut une immense ode,
D'un vol hésitant, d'un hâtif essor ;
Je tombai de haut, comme c'est la mode :
La chute fut rude, et j'en souffre encor.

Mon second amour (Dieu me le pardonne !)
Fut une chanson d'un genre ancien...
Ma romance était, à vrai dire, bonne...
Mais l'honneur en fut au musicien !

Mon troisième amour fut un court poème
En vers enlacés de huit et dix pieds,
Et quoique *je t'aime* y rime à *je t'aime*,
Vous ne ririez pas, si vous le lisiez !

Or, depuis ce temps, devenu plus maître
De mes sentiments, plaisirs ou douleurs,

J'ai fait des sonnets, fort méchants peut-être,
Mais qu'en tous les cas je voudrais meilleurs.

J'ai nié les dieux et j'ai nié l'âme ;
J'ai tenté le nombre et rêvé le beau :
Je n'ai demandé dès lors à la femme
Que la ligne et des finesses de peau.

Et cependant j'ai dans mon portefeuille,
Dans mon cœur vieilli, des quatrains émus :
Lorsqu'un doux vers s'offre à moi, je le cueille,
Et j'en ai beaucoup ainsi d'inconnus,

Et puisque l'amour c'est la poétique,
Ô lecteur ami, tu me comprendras :
Je fais maintes fois encore un distique,
Deux vers éplorés, — qui ne riment pas !

Paris, 1868.

XXXIV

LES FLEURS

Par les beaux jours, par les beaux soirs
J'ai couru dans les champs immenses ;
J'ai respiré les grands espoirs ;
J'ai senti germer les semences.

Par les beaux soirs des jours plus longs,
Sur les grèves les plus désertes,
Sur les coteaux, dans les vallons,
J'ai vu grandir les plantes vertes.

Par les jours des soleils troublants,
Par ces nuits qui rêvent l'aurore,
En bouquets roses, bleus et blancs
J'ai vu toutes les fleurs éclore !

Ô mes beaux soirs calmes et doux !
Ô mes radieuses journées !
Quel souffle est donc passé sur vous ?...
Mon cœur est plein de fleurs fanées !

XXXV

LES CIMETIÈRES

À ELZÉAR BONNIER

Les cimetières sont pénibles ; oh ! quel songe
Redoutable m'ont fait faire leurs grands tombeaux,
Et dans quel morne ennui, dans quelle horreur me plonge
L'aspect des monuments que d'autres trouvent beaux !

Qu'ils me paraissent durs, ces monuments de pierre !
Ils pèsent sur mes reins à moi qui suis vivant ;
Tout ce qui de mon cœur veut jaillir en prière
Rien qu'à les voir si lourds resta figé souvent.

Oh ! d'arbres réguliers monotones allées,
Longue banalité de sentiers sablonneux !
Cité dont les maisons vides sont désolées,
Dont les plus fiers palais n'ont pas de bruit en eux !

Oh ! silence effrayant des maisons et des rues,
Et des froids carrefours de la cité des morts !
Le regard cherche en vain les fleurs, les herbes drues
Qui feraient oublier que là gisent des corps.

Hélas ! ô nos amis défunts, frères et pères,
Nous retardons ainsi la résurrection
De vos corps en moissons joyeuses et prospères,
Et nous sommes cruels dans notre affliction.

La terre vous voudrait, la terre bonne et sainte
Qui fait d'un ossement affreux un épi blond,
Mais nous, pour vous ravir à sa féconde étreinte,
Nous vous avons cloués dans le cercueil de plomb.

Notre stupide orgueil avec notre ignorance
Vous a couchés dans vos plus riches vêtements,
Et, comme pour nier notre intime espérance,
Ô Morts, nous honorons vos hideux ossements.

Hélas ! car nous avons scellé sur vous un marbre
Sous qui le germe meurt, faute de jour et d'air,
Et si nous vous donnons parfois l'ombre d'un arbre
Il est sinistre et noir, sans fleurs et sans fruit clair.

Je vois partout monter et descendre la vie ;
La mort, c'est le cercueil ! L'homme inventa la mort !
La vie est là toujours, la terre inassouvie
Où toute chose va, dont toute chose sort.

Ô nourrice éternelle ! ô profonde Nature !
Je demande l'espoir en toi qui n'es qu'amour,
Et je veux te donner tous ces corps en pâture...
Tu nous prodigueras des printemps en retour !

Et pour rendre plus tôt ces corps à la matière,
Pour les ressusciter plus tôt, cent fois vivants,
Je veux, sur un bûcher, qu'ils tombent en poussière,
Et, pieux, disperser leur cendre aux quatre vents.

Ainsi j'aurai vaincu le dégoût qu'a mon âme
Du cadavre gisant inerte, froid, impur,

Et dans mon souvenir vous serez de la flamme,
Morts chéris, qui s'élève et se mêle à l'azur !

Paris, 1869.

XXXVI

APAISEMENT

Triste ou gai, j'essaierai de vivre sans colère,
D'habituer mon cœur au contact des vivants ;
Je hisserai ma voile au souffle des bons vents ;
Mes bras aux jours mauvais rameront la galère.

Ma vie et mes travaux pourront plaire ou déplaire ;
Peut-être ai-je bercé des rêves énervants,
Mais j'ai glorifié les penseurs, les savants ;
Si divers qu'on m'ait vu, je fus toujours sincère.

De ma haine d'un jour il ne me reste rien ;
J'ai le mépris du mal et j'ai l'amour du bien :
J'ai beaucoup plus d'amour que de mépris dans l'âme.

Une femme m'aima quand j'étais désolé,
Et si mes yeux mourants tombent sur une femme
Je mourrai souriant, paisible et consolé.

1870.

ÉPILOGUE

À J. CLÉMENT

J'ai cessé de lever mon poing vers le soleil ;
Le baiser, fleur d'amour, le baiser dans mon âme
A mis comme un parfum la douceur de la femme ;
J'ai senti la bonté profonde du sommeil ;

J'ai dormi ; j'ai goûté le vrai sommeil sans rêves ;
J'ai goûté le repos et le charme d'amour,
Et dès lors j'ai subi sans révolte le jour ;
Sans insulter aux flots j'ai marché sur les grèves.

Ô cher sommeil, ô cher amour, soyez bénis !
Vous êtes la santé, le sourire, la joie ;
Aux colères d'orgueil je fus longtemps en proie ;
Voici que mes courroux douloureux sont finis.

L'amour et l'amitié, les blés mûrs et la vigne
Ont mêlé de leur paix à mon grand désespoir,
Et désormais, ô ciel lourd, ô firmament noir,
Puisqu'il le faut, à te porter je me résigne.

Mon âpre violence au calme se résout,
Mais au calme plus fort que l'âpre violence ;
Le branle-bas marin s'exécute en silence :
Je lutterai sans cris de haine contre tout.

Je serai lent et sûr afin d'être plus juste,
Acceptant le réel parce qu'il est fatal,

Et je mourrai pour toi, glorieux idéal,
Fol espoir, idéal sacré, mensonge auguste !

Envers la vie ainsi je deviens calme et doux ;
Ainsi je deviens calme et doux envers les choses,
Mais l'indignation, même au milieu des roses,
Peuples, me ressaisit quand je resonge à vous !

Alors je sens en moi des réveils de démence,
Ô Droit crucifié, Liberté qu'on meurtrit !
Et j'ai peur que ma paix ne soit qu'un vain répit,
Et que ma lutte avec fureur ne recommence !

Car si le cours du temps, homme, n'est pas à moi,
Mon être m'appartient, mon vouloir en dispose ;
C'est moi de mes malheurs qui façonne la cause,
Et c'est moi seul qui peux m'imposer une loi !

Nice, 1870.

BIBLIOGRAPHIE pour cette édition

AICARD (Jean), *Aimer-Penser*, manuscrit autographe, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 32, « Ms 229 ». Beau registre relié, marqué à la feuille d'or « AIMER-PENSER » et, au-dessous, « J. A. » sur le premier plat de couverture, format 273 × 216 mm, 119 pages, non folioté. Recueil composé pour Jacqueline avec des poèmes des années 1864-1870 parfaitement mis au net.

AICARD (Jean), *Mes vers d'enfant*, manuscrit autographe, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 34, pièce n° 301, cahier d'écolier, 64 pages.

AICARD (Jean), *Flux et Reflux*, manuscrit autographe, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 32, cahier n° 224, 180 pages. Beau registre folioté, regroupant quatre-vingt-huit poèmes composés en 1865 et 1866, joliment mis au net.

AICARD (Jean), *Hommes et Choses*, manuscrit autographe, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 38, registre relié n° 393, non folioté, 146 pages ; textes principalement en prose, quelques poèmes, le tout très corrigé voire même à l'état d'ébauches ; souvenirs et pensées des années 1866 et 1867, le dernier quart du registre ayant été rempli plus tardivement.

AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, 1/ Paris, Alphonse Lemerre éditeur, décembre 1873, in-8°, 182 pages. La première édi-

tion ayant été enlevée en quelques jours, Lemerre procéda à un second tirage en janvier 1874.

Le Parnasse contemporain, volume II, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, janvier 1870.

La publication en janvier 1870 est confirmée par deux annonces parfaitement datées dans la presse : 1° « Le courageux éditeur Lemerre, courageux est le mot faible, publie un recueil de vers nouveaux qui porte le titre de *Parnasse contemporain*. Sera-ce un monument ? Je ne sais. Dans tous les cas, le *Kain*, de M. Leconte de Lisle, lui fait un superbe portique. [...] » (*Le Monde illustré*, 14^e année, n° 667, 22 janvier 1870, page 58, colonne 1, article signé : Philippe Dauriac) ; 2° « J'ai parlé ici, il y a quelques mois, lors de son apparition, du nouveau *Parnasse contemporain*, qui commençait par le poème de *Kain*, de Leconte de Lisle, lequel reçut les fêrues de Veillot [...]. » (*Le Gaulois*, 3^e année, n° 654, mercredi 20 avril 1870, « Livres », page 3, colonne 3, rubrique signée par Léon Dommartin).

Les indications du *reprint* de Slatkine, qui mentionne « 1869-1871 », sont donc erronées !

Dominique AMANN**Directeur de la publication d'*Aicardiana***

Docteur en psychologie, Dominique AMANN a dirigé pendant une vingtaine d'années le service de recherches en psychologie de la Marine nationale, au sein duquel, outre les travaux habituels relevant de la recherche appliquée, il s'est attaché à développer une métrologie spécifique pour la mesure dans les sciences humaines. Organiste et claveciniste, il s'est ensuite tourné vers la psychoacoustique musicale et se consacre à des études fondamentales sur la structure de la gamme.

Il est l'auteur de livres et d'articles sur l'ancien théâtre de Toulon (1765-1862), la vie musicale à Toulon au XIX^e siècle, et les croyances populaires aux êtres fantastiques.

Enfin, il anime depuis plusieurs années le site Internet jean-aicard.com qu'il a créé pour diffuser les travaux des chercheurs aicardiens ; il a publié en 2011, *Jean Aicard, une jeunesse varoise, 1848-1873*, et dirige la revue *Aicardiana*.

Il est membre résidant de l'académie du Var (30^e fauteuil).